

Rivaroliana, ou Recueil  
d'anecdotes, bons mots,  
sarcasmes, réparties... et  
autres pièces peu connues de  
Rivarol ,... [...]

Cousin d'Avallon, Charles-Yves (1769-183.). Auteur du texte. Rivaroliana, ou Recueil d'anecdotes, bons mots, sarcasmes, réparties... et autres pièces peu connues de Rivarol ,... précédé de la vie de l'auteur, par Cousin, d'Avalon. 1812.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

~~1872~~

27

Ln 17559

**RIVAROLIANA.**

1157

2° | M 27

DE L'IMPRIMERIE DE CHARLES.



1782

Compagnie de l'Écrite

*Rivarol.*

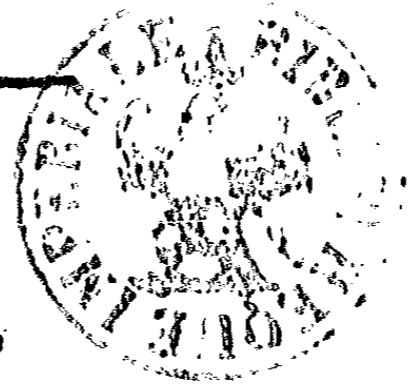
# RIVAROLIANA,

OU

RECUEIL d'Anecdotes, bons Mots, Sarcasmes, Réparties, Satires, Epigrammes, et autres Pièces peu connues, de RIVAROL, avec des Notes et Eclaircissemens, précédés de la Vie de l'Auteur.

PAR COUSIN D'AVALON.

PARIS,



A l'Entrepôt de Librairie, tenu par J.-M. DAVIS  
et LOCARD, Libraire, rue neuve de Seine, au  
coin de celle des Boucheries-S.-Germain.

1812.

---

VIE  
DE RIVAROL (1).

**ANTOINE RIVAROL**, né à Bagnols en Languedoc, d'un aubergiste, le 17 avril 1757, fut d'abord soldat : il prit ensuite, avec la soutane, le nom de l'abbé *de Parcieux*, et

---

(1) Cette Vie est extraite du Dictionnaire Historique, publié par M. Prudhomme, 20 vol. in-8°. avec portraits.

..



devint précepteur des enfans de M. Honorati. Un neveu de M. de Parcieux, mort en 1769, força Rivarol à reprendre son nom. Une intrigue galante l'obligea à venir à Paris en 1783; il publia alors le *Chou* et le *Navet* (1), Dialogue en vers, poème contre les Jardins de l'abbé Delille, et quelques autres pièces, qui le portèrent à la rédaction du *Mercure de France*. Son esprit mordant et satirique lui fit un

---

(1) Voyez page 111.

grand nombre d'ennemis. Il se maria avec la fille d'un Anglais établi à Paris ; cette union ne fut point heureuse. Lors de la révolution, Rivarol quitta sa patrie en 1790, fut arrêté à Abbeville par la garde nationale, et publia à cette occasion une relation très-plaisante de son voyage, dans laquelle il dirigeait plusieurs traits piquans contre la révolution, et se retira en Allemagne. Il résida long-temps à Hambourg et ensuite à Berlin, où il fut accueilli du monarque et du

prince Henri, frère du grand Frédéric. Il n'en regrettait pas moins la France. « La vraie terre promise, écrivait-il à un de ses amis en France, est encore la terre où vous êtes ; je la vois de loin, je désire y revenir, et je n'y rentrerai peut-être jamais. » En effet, il mourut à Berlin le 11 avril 1801.

Rivarol eut l'orgueilleuse manie de vouloir passer pour un homme de qualité ; il se fit une généalogie à son gré, prit le titre de comte, se répandit dans la société, y fit

circuler des épigrammes, et obtint un succès brillant par son *Discours sur l'universalité de la langue française*, couronné en 1784 par l'académie de Berlin. Avec des vues fines, l'auteur n'y a pas assez considéré que la maturité du langage tient à la perfection même de la société. Il s'est contenté, dans le développement de son sujet, de ce que l'histoire et la littérature de chaque peuple lui ont offert de preuves superficielles. Il lui a suffi de faire voir que la langue allemande, par

la multitude de ses dialectes, l'italienne par sa mollesse, l'espagnole par son enflure, et l'anglaise par sa culture trop tardive, n'ont pu acquérir aucune supériorité, et qu'à l'époque où elles ont eu le plus d'éclat, elles n'ont pas été secondées par les circonstances politiques. Les autres ouvrages de Rivarol, sont : I. *L'Enfer*, traduction de Danté, Londres (Paris), in-8°, où l'auteur italien est plutôt imité que rendu. Quelques contre-sens, peut-être inévitables, n'empê-

chent point que le caractère énergique et sensible du Dante n'y soit très-bien saisi; et l'on doit regretter que Rivarol n'ait point achevé son entreprise, en traduisant de même le *Purgatoire* et le *Paradis* (1), au lieu de perdre son temps à des bagatelles amères, mêlées de pointes et de calembours, dans lesquelles le goût,

---

(1) On vient de publier une traduction de ces deux dernières parties de l'ouvrage du Dante.

dont il avait un très-juste sentiment se trouve si souvent en défaut. II. *Lettre à M. Necker* sur son ouvrage intitulé : *De l'importance des opinions religieuses*, Berlin, 1787, brochure in-8°. de 27 pag. Rivarol adressa une seconde *Lettre* à cet ex-ministre *sur la Morale*; celle-ci a 44 pages. Elles ont été réimprimées toutes deux dans le tome 11° des *Chefs-d'œuvres politiques et littéraires de la fin du 18<sup>e</sup> siècle*, 3 vol. in-8°. Ces lettres sont vagues et faibles, quoique

contenant beaucoup de choses vraies et plusieurs notes intéressantes. III. *Petit almanach des grands hommes*, 1788, petit in-12. L'écrivain a pour épigraphe ce passage du Dante : *Quelle est cette foule d'esprits que la gloire distingue des autres enfans des hommes ?* On attribua à Champcenez plusieurs traits malins de cette brochure ; mais Rivarol les réclama, et mit de l'importance à l'avoir faite en entier ; ce trait ne prouve pas la bonté de son caract-



tère. Dans cette satire piquante il immolait sans pitié cette foule de petits poètes qui passent leur vie à rimer des quatrains, et croient avoir un nom dans le monde quand ils ont obtenu une place dans l'almanach des Muses. L'ironie et l'épigramme étaient prodiguées dans cet ouvrage; mais c'était en même temps un polémique fatigant, une trop longue plaisanterie, souvent une satire injuste, et toujours un abus de l'esprit. Les auteurs maltraités se vengèrent par des in-

jurez; on prétend même que quelques-uns n'employèrent pas ce seul moyen pour faire repentir Rivarol de s'être égayé avec le public à leurs dépens, et qu'il y eut des voies de fait commises contre l'auteur de l'almanach; ce qui n'empêcha pas qu'il fut réimprimé plusieurs fois. IV. *Lettre à la noblesse française*, 1792, in-8°. V. *De la vie politique de Lafayette*, 1792. VI. *Prospectus d'un nouveau Dictionnaire de la langue française, suivi d'un Discours*

*sur les facultés intellectuelles et morales de l'homme*, Hambourg, 1797, in-8°. Le style toujours métaphorique de cet ouvrage fatigue le lecteur; les images en sont souvent plus brillantes que justes. L'introduction de cet ouvrage le fit défendre en France. On dit qu'ayant promis celui-ci à son libraire, dans un temps déterminé, et ayant passé le terme où il devait être achevé sans en avoir commencé un seul article, le libraire trouva le moyen de lui faire rem-

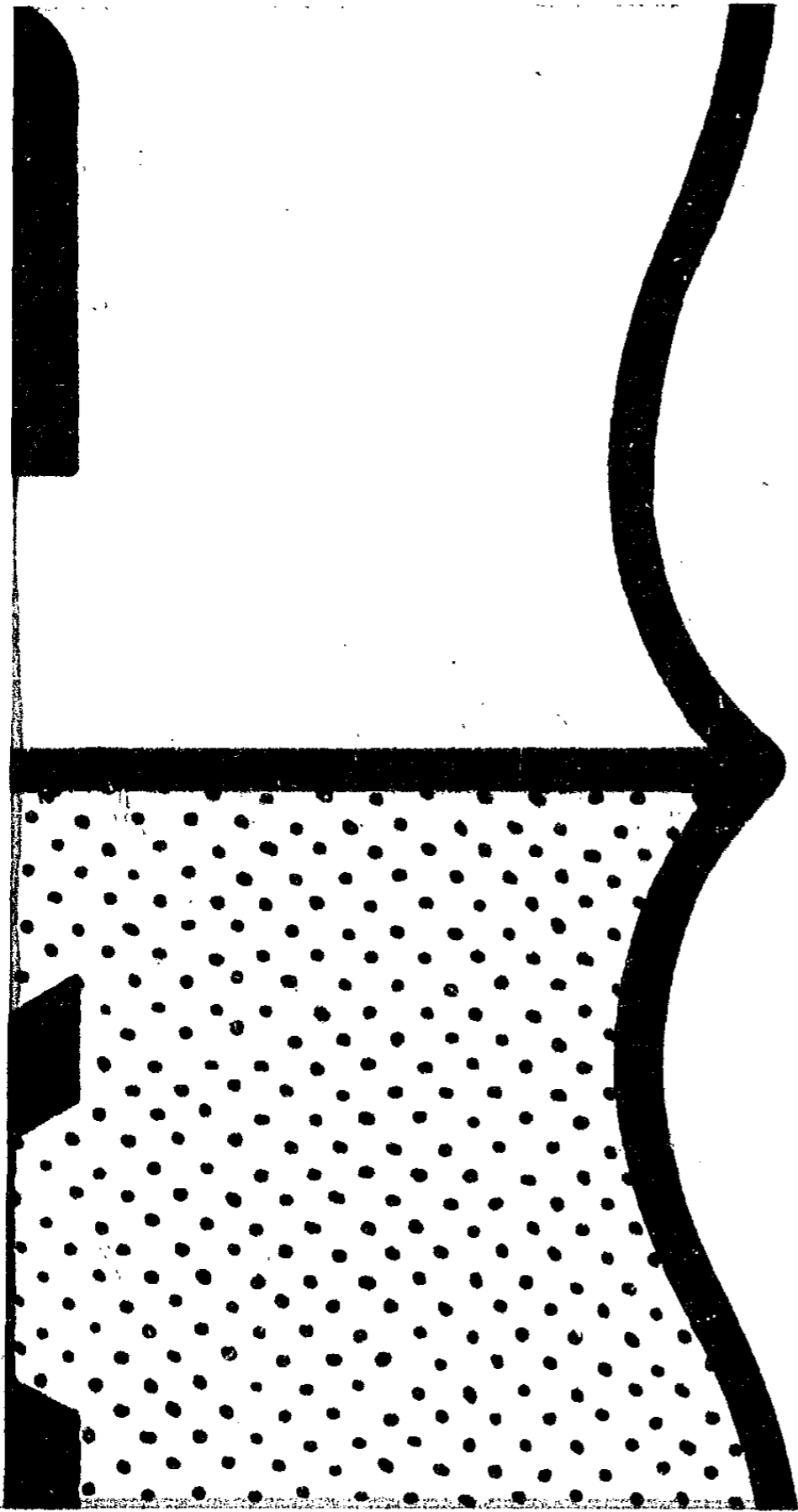
plir sa promesse en l'attirant chez  
lui, en l'y enfermant sur-le-champ,  
et mettant des sentinelles à sa  
porte pour l'empêcher de sortir.

VII. *Lettre à M. le président  
de \*\*\* , sur les globes aérostati-  
ques, sur les têtes parlantes, et  
sur l'état présent de l'opinion pu-  
blique à Paris, Londres et Paris,*  
1783, in-8°. VIII. *Parodie du  
songe d'Athalie, 1787, in-8°. (1).*

Une édition de cette parodie porte

---

(1) Voyez page 80.



**Contraste insuffisant**

**NF Z 43-120-14**

le nom de M. Grimod de la Reynière. Ce songe d'Athalie, comme satire, et satiro en vers assez heureusement parodiés, est très-plaisant; mais les notes, le désaveu de M. Grimod, suivi du véritable désaveu, qui n'est pas plus de M. Grimod que n'était l'autre, et que celui-ci n'était l'auteur de la parodie; cette manière de tourner le poignard en cent façons et d'en frapper à droite et à gauche, d'insulter à la fois madame de Genlis, madame de Staël, Con-

dorcet, Buffon, ses continuatours, d'Alembert, Vicq d'Azir, madame de la Reynière, Gaillard, Bailly, d'Aguesseau, Beauzée, Suard, Le Mierre, tant d'autres, et toute l'académie, non plus en vers, mais en prose telle quelle, y compris les deux épigrammes rimées, cela ôte le sel même à la méchanceté.

IX. Quelques *Poésies*, qui ont du piquant et de la grâce. En général, le style de Rivarol, dans tous ses ouvrages en prose, trop surchargé de métaphores, et présen-

tant à chaque phrase une bluette épigrammatique, occupe trop l'attention et finit bientôt par la lasser. C'est un mauvais modèle à suivre. Rivarol, avec beaucoup d'amour-propre, était peu aimant, et ne se soucia pas d'être aimé : il s'emparait toujours de la conversation, et empêchait les autres d'y prendre part; aussi a-t-on dit que les femmes, qu'un silence obligé contrarie, recherchaient Rivarol avant de l'entendre, et Fontenelle après l'avoir entendu. Deux ou



trois articles de journaux, faits par hasard avec impartialité, montrent que Rivarol aurait été, s'il l'eût voulu, un excellent journaliste. Sa vie a été publiée en 1802, 2 vol. in-12, par M. Sulpice de la Platière (1). Ses différens ouvrages,

---

(1) Le dernier volume de cette Vie ne renferme que le *Discours de Rivarol sur l'universalité de la langue française*. Dans le premier, M. Sulpice de la Platière, en faisant l'éloge de Rivarol, ne s'oublie pas lui-même et veut partager les lauriers de son héros. Le public n'a pas avoué le partage.

précédés d'une Notice sur sa vie,  
ont été recueillis en 4 vol. in-8°.  
Cette notice est imparfaite, mal  
rédigée, et ne donne qu'une fausse  
idée de l'esprit, du talent et du  
caractère de l'auteur.

RIVAROLIANA.

**RIVAROLIANA,**

ou

**RECUEIL D'ANECDOTES,**

**BONS MOTS, etc.**

**Q**ue pensez-vous de mon fils? demandait un jour Buffon à Rivarol; » Il y a une si grande distance de » vous à lui, répondit-il, que l'univers entier passerait entre vous » deux. »

En apprenant la nomination de Champfort à l'Académie, il dit : C'est

*une branche de muguet qu'on vient de  
planter sur des pavots.*

Un des ouvrages de Rivarol, qu'on lit toujours avec plaisir, est son *Discours sur l'universalité de la langue française*, qui remporta le prix de l'Académie de Berlin.

*Tu regere eloquio populos, & Gallo, memento.*

Voici les trois propositions de ce discours : Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle? — Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative? — Est-il à présumer qu'elle la conserve? — Dans ce discours plein de recherches et de beautés, mais dans lequel l'auteur a négligé plusieurs parties essentielles, il s'exprime ainsi sur Voltaire :

« Voltaire régna depuis un siècle,  
» et ne donnait pas à la France le  
» temps de se reposer. L'infatigable  
» mobilité de son ame de feu l'avait  
» appelé à l'histoire fugitive des hom-  
» mes. Il attacha son nom à toutes les  
» découvertes, à tous les événemens,  
» à toutes les révolutions de son temps,  
» et la renommée s'accoutuma à ne  
» plus parler sans lui. Ayant caché le  
» despotisme du génie sous des grâces  
» toujours nouvelles, il devint une  
» puissance en Europe, et fut pour  
» elle le français par excellence, lors-  
» qu'il était né pour nous l'homme de  
» tous les lieux et de tous les siècles;  
» Il joignit enfin à l'universalité de sa  
» langue, son universalité personnelle,  
» et c'est un problème de plus pour la  
» postérité. »

Rivarol étant à Berlin, fut condamné à lire les satires de Despaze (satires qui eurent de la vogue à l'époque où elles parurent), chez une princesse qui s'était engouée de l'*Aristarque Bordelais*. On demanda à Rivarol ce qu'il pensait de cette production : *ce que j'en pense*, répondit-il, *c'est du patois révolutionnaire, traduit en français par un gascon.*

Un émigré d'un très-grand nom, voyant la considération dont jouissait Rivarol à la cour de Prusse, lui demanda pourquoi il n'avait pas engagé son frère à venir le joindre. Il répondit au français indiscret : *Monsieur, c'est que j'ai laissé derrière moi un patron, pour tâcher de me faire sortir de l'enfer.*

Une milady, à Londres, montrait un jour à Rivarol, avec complaisance, des bijoux précieux qu'il crut reconnaître pour avoir fait partie du mobilier de Versailles. Tout en admirant leur perfection, il ne put s'empêcher de lui dire avec un peu de malice : « Madame, je suis bien fâché pour vous que vous ne possédiez cela que de *seconde origine*. »

« Les lectures de société, disait Rivarol, éventent le génie et déflorent un ouvrage. »

On lui reprochait d'avoir pillé les idées de Condillac et de Montesquieu. Je me suis servi des modernes, répon-

dit-il, *comme un orfèvre se sert de ses poids pour peser de l'or.*

Rivarol et l'abbé Sabathier (1), avaient été invités à déjeuner chez la princesse de Vaudemont. On offrit du saucisson d'anon à l'abbé Sabathier ; Rivarol dit : *L'abbé n'en mangera pas ; il n'est pas antropophage.*

Après la lecture de quelques ouvrages de Condorcet, Rivarol dit : *Ce philosophe écrit avec de l'opium sur des feuilles de plomb.*

---

(1) Auteur des *Trois siècles de la Littérature.*



L'abbé Delille, après son raccommodement à Hambourg, avec Rivarol, lui dit de ces choses aimables qui lui sont si naturelles, et termina par ce vers :

Je t'aime, je l'avoue, et je ne te crains pas.

Un allemand présent à cette conversation, s'écria : *Pour moi je retourne le vers :*

Je te crains, je l'avoue, et je ne t'aime pas.

Rivarol rit aux éclats de cette remarque naïve.

On peut diviser les animaux, suivant Rivarol, en personnes d'esprit et en personnes à talent. Le chien, l'éléphant, par exemple, sont des gens

d'esprit; le rossignol et le ver-à-sois sont des gens à talent.

Un auteur venait de lire à Rivarol un parallèle entre Corneille et Racine, fort long et fort ennuyeux. Rivarol lui dit : « Votre parallèle est fort bien, » mais il est un peu long, et je le réduirais à ceci : L'un s'appelait *Pierre Corneille*, et l'autre *Jean Racine*. »

Rivarol causant un jour avec d'Alembert qui n'aimait pas Buffon, le secrétaire de l'Académie lui disait : « Ne me » parlez pas de votre Buffon, de ce comte » de Tuffières, qui, au lieu de nommer » simplement le *cheval* dit : *La plus » noble conquête que l'homme ait jamais » faite, est celle de ce fier et fangeux*

» *animal*, etc., que ne dit-il le che-  
 » val? — Oui, reprit Rivarol, c'est  
 » comme ce sot de Jean - Baptiste  
 » Rousseau, qui s'avise de dire :

Des bords sacrés où naît l'aurore  
 Aux bords enflammés du couchant;

Au lieu de dire de l'est à l'ouest.

Les idées font le tour du monde;  
 elles roulent de siècle en siècle, de  
 langue en langue, de vers en prose,  
 jusqu'à ce qu'elles s'enveloppent d'ima-  
 ges sublimes, d'une expression vivante  
 et lumineuse qui ne les quitte plus; et  
 c'est ainsi qu'elles entrent dans le pa-  
 trimoine du genre humain.

Rivarol étant à Berlin, et questionné par une des plus grandes dames de cette ville, si les françaises étaient réellement plus jolies que les prussiennes, répondit à la princesse : « Madame, à Paris, on ne juge guère de la beauté que par les yeux; ici, au contraire, c'est le cœur qui fixe les yeux. »

*Quelques pensées de Rivarol.*

I.

On peut dire que toute passion est une vraie conjuration, dont le sentiment est à la fois le chef, le dénonciateur et l'objet.

2.

Les vices sont souvent des habitudes plutôt que des passions.

3.

Celui qui n'a qu'un désir ou qu'une opinion, est un homme à caractère.

4.

Nos goûts et nos passions nous dégradent plus que nos opinions et nos erreurs. *J.-J. Rousseau* s'est plus avili par ses *confessions* que par ses paradoxes.

5.

Les passions sont les orateurs des grandes assemblées.

6.

L'orgueil est toujours plus près du suicide que du repentir.

7.

L'avare est le pauvre par excellence, c'est l'homme le plus sûr de n'être pas aimé pour lui-même.

8.

On ne pleure jamais tant que dans l'âge des espérances; mais quand on n'a plus d'espoir, on voit tout d'un oeil sec, et le calme naît de l'impuissance...

9.

L'amour qui vit dans les orages et croît souvent au sein des perfidies, ne résiste pas toujours au calme de la fidélité.

10.

En général l'indulgence pour ceux que l'on connaît, est bien plus rare que la pitié pour ceux qu'on ne connaît pas.

11.

Dans les grandes villes, l'innocence  
est le dernier repas du vice.

12.

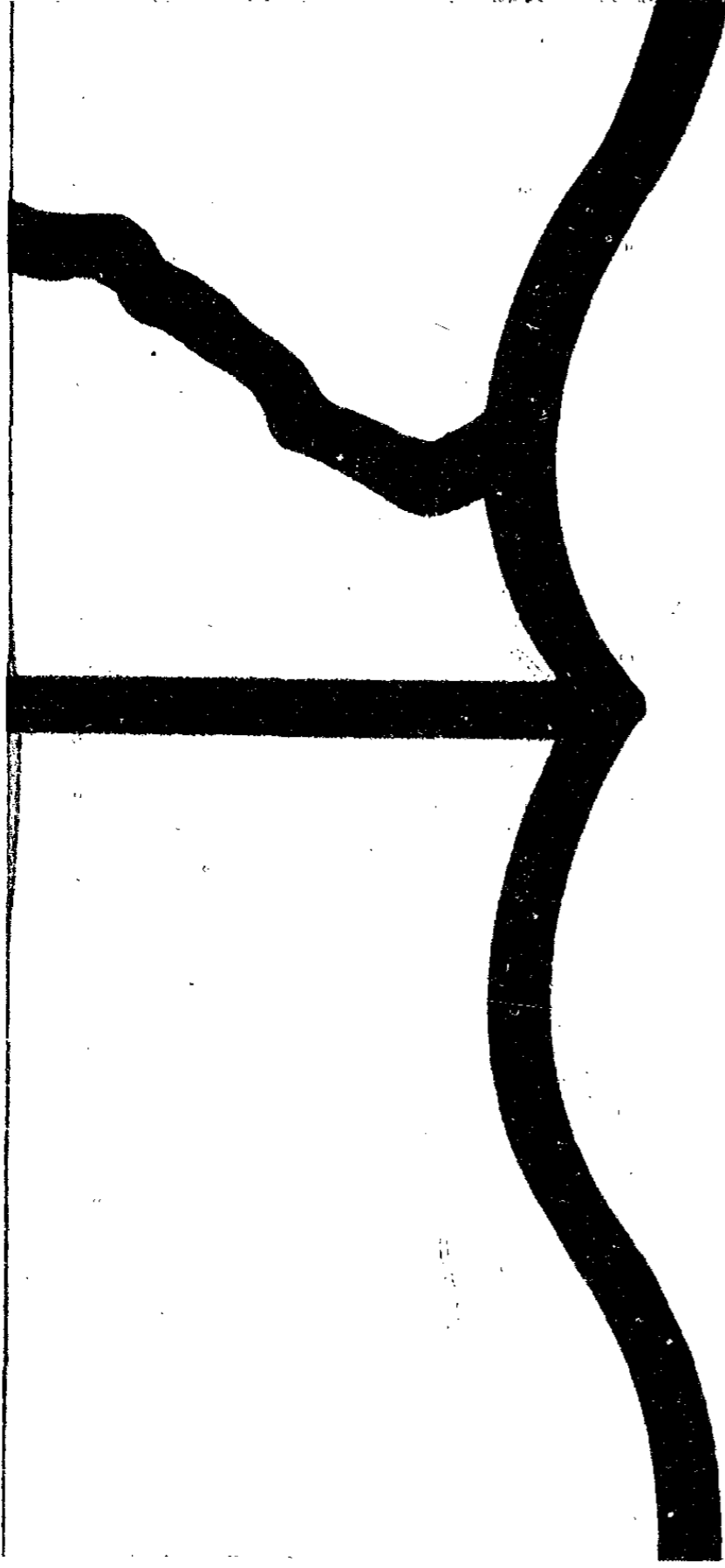
On sait par quelle fatalité les grands  
talens sont, pour l'ordinaire, plus ri-  
voux qu'amis; ils croissent et brillent  
séparés, de peur de se faire ombrage :  
les moutons s'attroupent, et les lions  
s'isolent.

13.

Pourquoi l'amour est-il toujours si  
mécontent de lui, et pourquoi l'amour-  
propre en est-il toujours si content?  
C'est que tout est recette pour l'un, et  
que tout est dépense pour l'autre.

14.

L'or, semblable au soleil qui fond la



**Texte détérioré — reliure défectueuse**

**NF Z 43-120-11**



cire et durcit la boue, développe les grandes ames, et rétrécit les mauvaises.

15.

Les pavots de la vieillesse s'interposent entre la vie et la mort, pour nous faire oublier l'une et nous assoupir sur l'autre.

16.

L'homme passe sa vie à raisonner sur le passé, à se plaindre du présent, à trembler pour l'avenir.

17.

Si les gens de la cour pensent et s'expriment plus finement que les autres hommes, c'est qu'on y est sans cesse forcé de dissimuler sa pensée et ses sentimens.

18.

Quelques jouissances, quelques idées, voilà ce qui fait le grand homme ou l'heureux; et c'est dans une page d'écriture, ou dans les bornes d'un jour qu'on peut resserrer la gloire et le bonheur de la plus longue vie.

19.

Le mépris doit être le plus mystérieux de nos sentimens.

20.

Si la tristesse est si près de la fortune, pourquoi l'envie est-elle si loin de la pitié?

Rivarol avait été invité à déjeuner chez madame de Vaudemont. On s'attendait qu'il ferait beaucoup de frais

d'esprit, il ne souffla pas mot. Enfin harcelé par ses voisins, il lâcha une grosse bêtise. On se récria : alors Rivarol reprit : *Je ne peux pas dire une bêtise que l'on ne crie au voleur.*

Le comte de Maurepas, ayant désiré connaître Rivarol, se le fit présenter. Ce dernier soutint dignement la réputation qui l'avait devancé chez le vieux ministre. M. de Maurepas, dans un moment d'enthousiasme, dit : *c'est honteux qu'un homme de votre mérite soit ainsi oublié ; on ne donne plus rien qu'aux oisifs.* — Monsieur, répliqua Rivarol, *je vais à l'instant me faire inscrire sur la liste ; dans peu je serai un personnage.*

Rivarol s'annonça en littérature par sa traduction du *Dante*. Buffon à qui il l'envoya, s'écria après l'avoir lue : *ce n'est point une traduction, mais une suite de créations*. Cet éloge outré n'a pas du être pris à la lettre par Rivarol.

*Il n'est rien de si absent que la présence d'esprit*; ce mot de Rivarol a plutôt l'air d'un jeu de mots que d'une pensée fine.

Quelqu'un disait à Rivarol : *Connaissez-vous la *Messiede* de Klops-tock ?* — C'est, répondit-il, le poème où il y a plus de tonnerres.

Le peuple est un souverain qui ne demande qu'à manger : sa majesté est tranquille, quand elle digère.

Rivarol avait emprunté à M. de Ségur le jeune, une bague ou était la tête de César. Quelques jours après, M. de Ségur la lui redemanda ; Rivarol lui répondit : *César ne se rend pas.*

Il disait en parlant de quelques orateurs de l'assemblée constituante, fort inconnus avant leurs motions : *ce sont des champignons politiques et littéraires, nés tout-à-coup dans les serres chaudes de la philanthropie moderne.*

## EPIGRAMME.

Si tu prétends avoir un jour ta niche  
 Dans ce beau temple où sont quarante élus,  
 Et d'un portrait guindé vers la corniche,  
 Charmer les sots quand tu ne seras plus :  
 Plus n'est besoin d'un chef-d'œuvre bien  
 ample,

Il faut fêter le sacristain du temple ;  
 Puis ce monsieur t'ouvrira le guichet,  
 Puis de lauriers tu feras grande ohère,  
 Puis immortel seras comme Porchère,  
 Et Cotin, et La Harpe et Danohet.

Cette épigramme rappelle celle de  
 Piron, sur le même sujet :

Ci-gît qui ne fut rien,  
 Pas même académicien.

Quelqu'un demandait à Rivarol,  
 son avis sur un distique : *C'est bien,*  
 dit-il, *mais il y a des longueurs.*

Le crédit, répétait-il souvent, est la seule aumône qu'on puisse faire à un grand état.

En 1800, Rivarol quitta Hambourg, et se retira à Berlin, où il passa l'hiver de 1800 à 1801; il y fut très-bien accueilli des personnes les plus distinguées de la cour et de la reine elle-même. Il fit un petit impromptu à la reine qui eut beaucoup de succès. C'est un masque en chauve-souris qui lui parle au bal.

Puisque le sort m'a fait chauve-souris,  
Je vois en vous le bel astro des nuits :  
Il faut de sa métamorphose  
Que chaque être garde le ton,  
Car si j'étais un papillon,  
Je vous prendrais pour une rose.

Que dans le siècle où nous sommes, écrivait Rivarol, un homme se trouvant sans esprit, sans imagination et sans talens, prenne un fourneau, un alambic, une machine électrique, et se fasse chimiste ou physicien : on entendra parler de lui ; on verra éclore ce nom inconnu, dont on sera forcé de se charger la mémoire ; et grâce à leur ignorance, la plupart des gens du monde ne sauront jamais jusqu'à quel point on doit estimer ou mépriser ce manœuvre. Il n'en est pas ainsi en littérature : quatre lignes de prose, ou quelques vers, classent un homme presque sans retour ; il n'est pas là de dissimulation.



Rivarol n'aimait pas Palissot, et il disait de ce satirique, tour-à-tour transfuge de la religion et de la philosophie : il ressemble à ce lièvre qui, s'étant mis à courir entre deux armées, excita tout-à-coup un rire universel.

Il disait de Beauzée, célèbre grammairien : *c'est un bien honnête homme qui a passé sa vie entre le supin et le gérondif*. Il mit depuis cette pensée en vers :

Entre les deux supins, ô sort digne d'envie !  
Grammaticalement il consuma sa vie.

M. de Monlosier, avant de partir pour Londres, vint remettre un de ses ouvrages à Rivarol, alors à Bruxelles. Ce dernier lui dit : *vous ne voulez donc pas que je m'aperçoive de votre absence !*

Madame de la Sablière appelait La Fontaine son *Fablier*, pour faire entendre que cet auteur portait des fables comme un arbre porte des fruits. Ce grand fabuliste dit que *l'âne se prélassé*, pour dire qu'il marche comme un prélat. On trouve dans Molière : *et vous serez ma foi tartuffiée*, pour dire, *et vous épouserez Tartuffe*. L'impératrice de Russie, en peignant je ne sais quel avocat français, qui allait faire

le législateur dans ses états, écrit à Voltaire que *cet homme est venu législater chez elle*. Ces mots, dit Rivarol, sont du répertoire de la grâce. La grammaire les méconnaît, et on ne les trouve pas dans les dictionnaires.

Rivarol faisait la cour à une femme très-spirituelle et très jolie. Il se plaignait d'éprouver des délais. Comme il devenait pressant, elle lui dit : *Voulez-vous donc que je bâtisse sur la cendre*.

Les anecdotes sont l'esprit des vieillards, le charme des enfans et des femmes : il n'y a que le fil des événemens qui fixe leur sentiment et tienne leur attention en haleine. Une suite de raisonnemens et d'idées demande

toute la tête et la verve d'un homme.

Rivarol écrivait en 1789 : « les » vices de la cour ont commencé la » révolution française, les vices du » peuple l'acheveront. »

J'aime mieux Racine que Voltaire, disait-il, par la raison que j'aime mieux l'obscur et les ombres que l'éclat et les tâches.

Un nommé Duhamel, écrivain très-obscur, se plaignait à Rivarol d'avoir été cité dans le *petit Almanach de nos grands hommes*. — Voilà, répondit-il, les inconvéniens de la célébrité.

Le français cherche le côté plaisant de ce monde, l'anglais semble toujours assister à un drame; de sorte que ce que l'on dit du spartiate et de l'athénien se prend ici à la lettre. On ne gagne pas plus à ennuyer un français qu'à divertir un anglais.

Les sots, disait Rivarol, devraient avoir pour les gens d'esprit une défiance égale au mépris que ceux-ci ont pour eux.

Rivarol n'aimait ni les femmes savantes, ni les femmes qui courent après le bel esprit. On en peut juger par les vers suivans, adressés à une jeune ignorante :

Vous dont l'innocence repose  
 Sur d'inébranlables pivots,  
 Pour qui tout livre est lettre close,  
 Et qui de tous les miens ne lirez pas deux  
 mots;  
 Qui, loin de distinguer les vers d'avec la  
 prose,  
 Ne vous informez pas si les biens ou les maux  
 Ont l'encre ou le papier pour cause;  
 S'il est d'autres lauriers ou bien d'autres pa-  
 yots  
 Que ceux qu'un jardinier arrose,  
 Et qui ne soupçonnez de plumes qu'aux oi-  
 seaux;  
 Vous qui m'offrez souvent l'aide de vos ciseaux  
 Dans les difficultés que l'étude m'oppose,  
 Ou quelques bouts de fil pour coudre mes  
 propos,  
 Ah! conservez-moi bien tous ces jolis zéros,  
 Dont votre tête se compose.  
 Si jamais quelqu'un vous instruit,  
 Tout mon bonheur sera détruit  
 Sans que vous y gagniez grand'chose.  
 Ayez toujours pour moi du goût comme un  
 bon fruit,  
 Et de l'esprit comme une rose.

Ceux qui empruntent les tournures  
des anciens auteurs pour être naïfs,  
sont des vieillards, qui, ne pouvant  
parler en hommes, bégaiant pour pa-  
raître enfans.

Celui qui, pour être naïf, emprunte  
une phrase d'Amyot, demanderait,  
pour être brave, l'armure de Bayard.

Un jour, dit Rivarol, je m'avisai de  
médiocre de l'Amour, il m'envoya l'Hy-  
men pour se venger. Depuis je n'ai vécu  
que de regrets.

Le style de La Harpe, écrivait-il,

est poli sans avoir d'éclat ; on voit qu'il l'a passé au brunissoir.

Lisant un jour, dans une brochure clandestine, une épigramme où on le persifflait sur la qualification qui précédait son nom, il dit gaiement : « Cet » *Encromane* me fait un crime de ce » qu'on m'appelle le *comte de Rivarol* ! » s'il dépend de lui de m'enlever ce » sobriquet, qu'il le prenne, moi » nom dès ce moment me suffira. »

Une femme sans principes de vertu ou de religion, n'était aux yeux de Rivarol qu'un objet digne de mépris. Il dit un jour à une demoiselle de seize ans, assez jolie, qui tenait devant lui des discours un peu libres sur la



religion : mademoiselle , malheur au mari auquel vous apporterez de tels principes ! Une femme dévote vaudrait mieux pour lui qu'une femme si libre dans ses opinions.

Un libraire qui savait très-bien son métier , mais qui ne savait que cela , se présente un jour chez Rivarol , et lui dit : « monsieur , j'ai vendu , de se- » conde main , plusieurs de vos ou- » vrages , et je m'en suis bien trouvé. » Si vous voulez faire un forfait avec » moi , de me livrer un volume tous » les mois sur tel sujet que vous vou- » drez ; sans le lire , je vous compterai » mille livres. — Votre offre me sédui- » rait , mon ami , si je n'étais pas » si paresseux ; mais un volume par » mois ! vous n'y pensez pas ; il n'y a

» qu'un *Rétif de la Bretonne* qui s'en  
» chargerait. — *Rétif* ! reprit le li-  
» braire, bon ! je ne lui donnerais  
» pas 40 francs, de ce dont je vous  
» offre 40 louis. »

*Dumourier*, après avoir un moment étonné l'Europe par ses victoires, a fini par être obligé de se confiner dans un village près d'Hambourg (1). C'est de là qu'il a publié tous les rêves politiques qui, sans aucune utilité pour les cabinets des souverains, n'en remplissent pas moins le but de faire parler de lui. La baronne d'Angel, sœur de Rivarol, qui avait joui de la gloire de *Dumourier*, voulut également partager

---

(1) Les gazettes viennent d'annoncer sa mort.

sa mauvaise fortune. Elle écrivait souvent à son frère : « tirez donc *Dumourier* de son tombeau; parce qu'il » a fait, on doit juger de ce qu'il fera » encore. » Rivarol, lassé apparemment d'être importuné pour une chose qui était peut-être au-dessus du crédit dont il jouissait près d'une grande puissance du nord, répondit à sa sœur : » si les prières fléchissent le courroux » du ciel; c'est à ceux qui ont la foi de » prier : pour moi, ma chère, qui n'ai » précisément que celle qu'il me faut, » je suis très-loin d'aspirer à faire un » miracle : l'opinion a tué *Dumourier*, » lorsqu'il a quitté la France. Dites- » lui donc en ami de faire le mort; » c'est le seul rôle qu'il lui convienne » de jouer; plus il écrira qu'il vit, plus » on s'obstinera à le croire mort. »

Rien ne peut mieux faire connaître ce que Rivarol pensait de Hambourg, de l'esprit, des mœurs et du caractère des hambourgeois, que ce qu'il écrivait de cette ville à M. Dalville.

» Mon séjour à Hambourg m'a  
» prouvé que l'on peut y demeurer  
» long-temps sans être tenté d'y ac-  
» quérir le droit de bourgeoisie : nos  
» usages sont si différens des gens du  
» nord, qu'il faut que la chaîne de la  
» nécessité fasse supporter ceux-ci,  
» pour qu'on puisse s'y accoutumer.  
» Tout est ici commerçant ou spécu-  
» lateur. L'homme qui a le plus de ce  
» qu'on appelle *des mares*, est l'homme  
» par excellence. Avec des étres de  
» cette trempe, vous imaginez bien  
» que le titre d'homme de lettres est

» auprès d'eux la plus légère recom-  
» mandation. On ne sait même pres-  
» que pas ce que cette dénomination  
» impose à celui qui ose la prendre,  
» Les sociétés se ressentent de l'esprit  
» mercantile qui est la base de l'indus-  
» trie locale. Quelques maisons de  
» négocians méritent cependant une  
» exception particulière ; mais leur  
» lourde politesse tue le goût français,  
» Quand aux femmes , ce sont des  
» espèces de momies *imparlantes* ,  
» dont la robuste enveloppe interdit  
» jusqu'aux désirs. Le spectacle est  
» détestable , quoi qu'il coûte beau-  
» coup d'argent. Les libraires meurent  
» de faim ; mais en revanche les mar-  
» chands de vin sont des millionnaires.  
» Je mange quelque fois chez un émi-  
» gré titré , qui s'est fait restaurateur ;  
» cet artiste cuisinier me châtie toutes

» les fois que je suis forcé de dîner  
» chez lui. Jamais *Mignot* n'eut un  
» rival plus digne de le faire revivre.  
» Si *Hambourg* ne roulait pas perpé-  
» tuellement sur un cercle d'étrangers  
» qui se renouvellent, il faudrait ou  
» périr de consommation, ou se faire  
» hambourgeois pour en finir. Ne pou-  
» vant voir ce qu'on appelle le monde,  
» il faut bien s'imposer la loi d'une  
» occupation qui remplisse le vide de  
» la société. Ma paresse a beau me  
» faire valoir ses anciens privilèges, je  
» la traite comme une vieille con-  
» naissance; je travaille le plus que  
» je peux, mais jamais autant que  
» je voudrais. Une tarentule qu'on  
» nomme *Fauche* (1), aussi avide

---

(1) Fauxx imprimeur - libraire de *Hambourg*.

» d'une page de texte, qu'un chien de  
» chasse l'est de la curée, est conti-  
» nuellement à ma piste. Mon ami, il  
» faut faire son sillon d'angoisse dans  
» ce bas monde, pour avoir des droits  
» dans l'autre. J'ai, je pense, assez  
» bien rempli le mien. Vivez heureux ;  
» jouissez des charmes du beau climat  
» que je regrette ; n'ambitionnez point  
» de quitter les rives de la Seine, à  
» moins que vous n'ayez avec vous  
» une *Manette* et un bon estomac.

» Adieu : mes souvenirs me font  
» vivre avec vous ; mais mon cœur et  
» mes yeux ne cessent de me dire que  
» vous me manquez. »

Rivarol disait très-plaisamment, en  
parlant de la maladresse des anglaises :  
*elles ont deux bras gauches.*

Un sot se vantait devant lui de savoir quatre langues. — *Je vous en félicite*, lui dit-il, *vous avez quatre mots contre une idée.*

Le comte et la comtesse de T\*\*\*, obligés de quitter la France dans des temps orageux, après avoir erré longtemps en Allemagne, arrivèrent enfin à Hambourg. Ne sachant où porter leurs pas dans cette ville où le nom d'émigré et celui de proscrit étaient synonymes, le désespoir était au comble pour ces deux infortunés, lorsque, par un hasard heureux, le comte de T\*\*\* rencontre près de l'hôtel du ministre d'Espagne, Rivarol, dans un moment où il se disposait à monter



en voiture, pour aller passer quelques jours à la campagne. Rivarol, au premier coup-d'œil, lit dans les yeux de son ancien ami tout ce qu'il avait à lui apprendre : il en prévient les douloureux détails par une amabilité pleine de grâces ; son cœur, cette fois, avait devancé son esprit. Cette voiture est à vos ordres, leur dit-il, allons chez vous, et de là chez moi ; vous y resterez jusqu'à ce que vous trouviez mieux. Le comte et la comtesse de T\*\*\*, pénétrés des soins délicats de leur bienfaiteur, exaltaient par tout la noblesse de ses procédés. Rivarol disait encore au bout de six mois de leur résidence chez lui, à ceux qui lui en parlaient ; dans d'autres temps ces braves gens là m'ont comblé d'honnêtetés. « La roue a tourné contre eux ; ils en » sont moins étonnés sûrement, que

» de voir un poète qui leur donne  
» à dîner. »

Quelqu'un parlait à Rivarol d'un  
littérateur ignorant. — « Ne me parlez  
» pas de cet homme-là, il ne sait ni  
» lire, ni écrire. »

A l'époque de l'affaire des parlemens,  
en 1788, le duc d'Orléans fut exilé à  
Villers-Cotterets. Ce prince parut ac-  
quérir alors une espèce de popularité, et  
se relever dans l'estime publique, sur  
quoi Rivarol dit : *ce prince, contre les  
lois de la perspective, paraît s'agrandir  
en s'éloignant.*

De tous les hommes d'esprit et de  
goût, qui avant la révolution ont

brillé dans le grand monde , aucun n'a réuni plus d'admirateurs que Rivarol. Mais dans cette foule curieuse qui se rassemblait autour de lui , peu d'hommes , se sont trouvés exempts de l'envie que cause souvent le vrai mérite. Né avec les dehors les plus séduisants , beaucoup de personnes ont conclu que Rivarol n'étant pas un homme ordinaire , devait être dangereux. Aussi était-il fort commun d'en entendre dire , lorsqu'il quittait une société : *il est fâcheux qu'il soit sans mœurs , on ne peut sans crainte , le recevoir chez soi.* D'autres dissimulant moins leurs sentimens , ajoutaient : *il est fatigant de voir un homme vous écraser continuellement de tous ses avantages ; l'on ne saurait vivre avec quelqu'un que la nature a tant privilégié.*

Rivarol signalait Cubières composant ses ouvrages, les vendant *sur le Titre*, comme ces Hollandais qui expédient des ballots pour Batavia, et qui en reviennent, d'après l'étiquette, sans avoir été ouverts.

Il disait de l'abbé Millot, auteur de plusieurs abrégés historiques : il a fait des commissions dans l'histoire.

L'auteur de la *Philosophie de la nature* (1) jouissait de l'estime de Rivarol; mais ce dernier lui reprochait d'avoir, comme Dieu, peint les philosophes,

---

(1) M. De Lille de Salle.

non tels qu'ils sont, mais tels qu'ils devraient être.

Il existe une égalité de convenance entre le savant qui sait s'apprécier, et l'homme né près du trône, qui aime et qui cultive les lettres. Un jour un très-grand prince entre chez Rivarol, qui, nonchalemment étendu dans son lit, finait quelques vers. Le poète plein de l'idée qu'il caressait, laisse le prince quelque temps dans l'attitude d'un homme qui attend qu'on lui témoigne les égards que sa personne commande. Rivarol sortant alors de son espèce de léthargie lyrique, dit au grand personnage : « monseigneur, les » muses sont femmes; j'épiais leurs » faveurs, excusez ma distraction, je » vous ai traité en indiscret. »

Rivarol disait de Thibault qui faisait à Hambourg des lectures très-peu suivies : il paie les huissiers, non pas pour empêcher d'entrer, mais pour empêcher de sortir.

Quand Rivarol fut présenté à Voltaire, ils eurent une conversation sur les mathématiques, et entre autres sur l'algèbre. L'auteur de la *Henriade* lui dit avec le poids et l'ironie de son âge : « eh bien ! qu'est-ce que c'est que » cette algèbre, où l'on marche toujours un bandeau sur les yeux ? Oui, » reprit Rivarol, avec toute la vivacité » d'une jeune imagination : il en est » des opérations de l'algèbre comme » du travail de vos denteliers qui, en

» promenant leurs fils au travers d'un  
» labyrinthe d'épingles, arrivent, sans  
» le savoir, à former un magnifique  
» tissu, »

~~~~~  
Quelqu'un lui demandait : connais-  
sez-vous ce vers de Lemierre,

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Oui, répondit-il, mais ce n'est qu'un  
per solitaire.

~~~~~  
Il y a des auteurs, dit Rivarol, qui  
ont fait des livres avec une ou deux  
sensations ; tel est Young, avec la nuit  
et le silence.

~~~~~  
Il disait que c'était dans les yeux que  
se faisait l'alliance de la matière et

de l'esprit, ce qu'il exprimait ainsi, en parodiant un vers de la Henriade :

Lieux où finit le corps et commence l'esprit.

Une femme, après avoir entendu un morceau de Rivarol sur l'amitié, lui demanda pourquoi il n'avait pas peint les femmes aussi susceptibles d'amitié que les hommes. C'est, dit-il, qu'étant la perfection de la nature, comme l'amour est la perfection de l'amitié, vous ne pouvez éprouver d'autre sentiment que celui qui vous est analogue.

L'imprimerie est à l'écriture ce que l'écriture avait été aux hiéroglyphes ; elle a fait faire un second pas à la pensée ; ce n'est vraiment qu'à l'époque de cette invention que l'art a pu dire à la nature : « ton exhubérance et tes



» destructions ne m'épouvantent plus.  
 » J'égalrai le nombre des livres au  
 » nombre des hommes, mes éditions  
 » à tes générations; et mes biblio-  
 » thèques semées sur toute la surface  
 » du globe, triompheront de l'igno-  
 » rance des barbares et du temps. »

Rivarol se plaisait à raconter que deux évêques très-âgés se promenant ensemble dans le parc de Bruxelles, en 1792, tous les deux appuyés sur leurs cannes à pommes d'or et à bec à corbin; l'un d'eux, après un long silence, dit à l'autre: « monseigneur, croyez-vous que nous soyons cet hiver à Paris? » L'autre reprit d'un ton fort grave: « monseigneur, je n'y vois pas d'inconvéniens. » Le bel esprit trouvait cette niaiserie fort gaie.

Necker est un charlatan si impudent, disait Rivarol, que ses promesses finissent par persuader ceux même qui n'y croient pas. « Je ne connais guère en Europe, ajoutait-il, en parlant de madame Staël, la fille de ce ministre, que cette dame qui puisse tromper sur son sexe. »

Les ennemis de Rivarol lui ont reproché de tomber quelquefois dans le Burlesque ; ils disaient à ce sujet : *il commence une phrase comme Bossuet, et la finit comme Scarron.*

Quelques PENSÉES de RIVAROL sur la

**MÉTAPHYSIQUE.**

Flambeau du langage et de tous les arts, la *métaphysique* éclaire, indique et ne fait pas.

2.  
Semblable à l'aimant qui n'attend que la présence du fer, pour manifester son penchant et sa puissance, le sentiment est là prêt à s'associer à tous les objets qui le frapperont par l'entremise des sens.

3.  
L'être qui ne fait que sentir ne pense pas encore, et l'être qui pense, sent toujours.

4.  
Dès qu'on a nommé la nature, il n'y a plus problème, mais mystère; il ne s'agit plus d'expliquer, mais d'exposer.

5.  
Le temps est le rivage de l'esprit; tout passe devant lui, et nous croyons que c'est lui qui passe.

6.  
L'homme avait conçu le temps, il créa les *nombre*s.

7.  
L'homme, dans sa maison, n'habite pas l'escalier, mais il s'en sert pour monter et pénétrer partout; ainsi l'esprit humain ne séjourne pas dans les

nombres, mais il arrive par eux à la science et à tous les arts.

8.

La *mémoire* se contente de tapisser en drapeaux, mais l'imagination s'entoure des tentures des Gobelins.

9.

La *mémoire* est toujours aux ordres du cœur.

10.

Les *méthodes* sont les habitudes de l'esprit et les économies de la mémoire.

11.

L'esprit est le côté partiel de l'homme, le cœur est tout.

12.

L'homme qui dort, l'homme ivre,  
c'est l'homme diminué.

13.

La raison est historienne, mais les  
passions sont actrices.

14.

Le Prisme qui dissèque la lumière,  
gâte à nos yeux le spectacle de la  
nature.

15.

Il y aura toujours, deux mondes  
soumis aux spéculations des philo-  
sophes ; celui de leur imagination où  
tout est vraisemblable et rien n'est  
vrai ; et celui de la nature où tout est  
vrai, sans que rien paraisse vraisem-  
blable.

La princesse d'Olgorousky eut pour Rivarol cette tendre amitié, qui est le nœud de deux cœurs faits l'un pour l'autre. C'est chez elle, au sein d'une société d'élite, qu'il passait le temps qu'il ne consacrait pas à son dictionnaire de la langue française auquel il attachait son *vivre à venir*. Elle dit un jour à Rivarol qui avait été malade pendant un mois entier: «votre santé nous a prouvé que vous étiez très-aimable, et votre maladie que vous étiez très-aimé.»

Le discours sur l'universalité de la langue française, couronné par l'académie de Berlin, ouvrit à Rivarol les portes de cette académie sur les ordres de sa majesté prussienne, qui honora l'auteur de plusieurs lettres très-flat-

teuses. Rivarol, sensible à ces marques d'estime et de considération du monarque, lui adressa l'épître suivante :

Tu croyais donc, grand roi, que ton puissant  
suffrage

Serait de mes beaux jours le fortuné présage,  
Et qu'on verrait l'envie interdite à ta voix,

Ainsi que la victoire obéir à tes loix ?

Mais chez nos beaux esprits ta faveur même  
est vaine ;

Voltaire eut à-la-fois ton amour et leur haine.

Ils sentaient que le ciel, trop avare pour eux,  
N'avait donné qu'à lui ces transports et ces  
feux,

Et cette soif d'un cœur à la gloire fidelle,

Qui le fit soixante ans haleter après elle.

Aussi tes yeux l'ont vu frapper à coups pressés

Tous ses rivaux obscurs, de sa gloire offensés ;

Et souvent par le sel d'une heureuse satire,

Au sein de leur douleur, les forcer de sourire.

Il fatigua lui seul, par ses nombreux travaux,

Les serpens du Parnasse et l'hydre des jour-  
naux ;

D'un siècle de succès désespéra l'envie,



Et l'écrasant du poids d'une si belle vie,  
Finit par un triomphe et mourut couronné.

Pour moi, de la nature enfant abandonné,  
Qui n'ai point des beaux arts la fièvre enchan-

teresse;  
Moi, qui toujours bercé des mains de la pa-  
resse,

Et par la volupté de bonne heure amolli,  
Ne dois faire qu'un pas de la mort à l'oubli,  
Pourquoi suis-je engagé dans ces nobles que-  
relles,

Des amans de la gloire épreuves éternelles ?  
Dans un coin du Parnasse, avec peine affermi,  
Ai-je, par mes succès, affligé quelqu'ami ?  
Me fera-t-on payer la vogue inespérée  
D'un discours innocent, qui des bords de la  
Sprée (1)

Aux rives de Léthé fût bientôt descendu,  
Si ton auguste appui ne l'avait défendu.

Cependant le bruit court que ta main le cou-  
ronne;

Soudain frère Lourdis autrement en ordonne,

---

(1) Rivière qui traverse le royaume de Saxe.

Sur ses feuilles de plomb il trace mon arrêt ;  
 Pour cinq ou six lecteurs je suis mort en effet !  
 Mais qu'importe, aux Lourdis il est beau de  
 déplaire ;

Des Zoïles du temps méritons la colère.

Telle est la loi du goût ! si Lourdis ne le hait,  
 Le succès d'un bon livre est encore imparfait.  
 Parlez mieux, dira-t-on, du chef de nos cri-  
 tiques,

Lui seul dans les journaux fait des extraits  
 classiques ;

Ses écrits que l'on trouve obscurs, diffus et  
 froids,

Sont d'un homme qui pense et qui parle avec  
 poids.

Nous n'avons pas pour vous des sentimens de  
 haine,

Mais nous pleurons des arts la ruine prochaine ;

Et puisse quelquefois notre utile rigueur,

Au bon goût qui se perd ramener un auteur !

Ah ! je vous reconnais, mes généreux con-  
 frères,

Vous pleurez un succès, vos larmes sont sin-  
 cères ;

Mais je pourrais encore aigrir vos déplaisirs.

Et de votre douleur égayant mes loisirs,  
 Exciter ma paresse à servir ma vengeance.  
 Dieu qui défend l'attaque, a permis la défense;  
 Il permet qu'à l'église, au théâtre, au bar-  
 reau,

Une utile discorde allume son flambeau:  
 Le talent dormirait sans un peu de colère...  
 Ainsi, n'allez donc pas, obscur folliculaire,  
 Quand vous m'insulterez, compter sur mon  
 mépris;  
 Le plus vil d'entre vous pourrait s'y trouver  
 pris.

En vain de la bassesse un Fradon s'environne,  
 Boileau, dans son courroux, ne méprisait per-  
 sonne.

A qui donc cet Hercule a-t-il légué ses traits?  
 Faudra-t-il s'en tenir à d'impuissans regrets?  
 Et quand je vois, partout, à l'abri du silence,  
 Pulluler de Cotins une famille immense,  
 Lorsqu'un hardi bouffon (1), assiégeant les  
 Français,  
 Vient goûter sans succès l'opprobre d'un suc-  
 cès;

---

(1) Caron de Beaumarchais.

Et qu'une légion de beaux esprits manœuvres  
Harcèle des lecteurs fatigués de chefs-d'œuvres;  
Ne pourrai-je, du moins, dans un jour de  
gaité,

Condamner un Garasse à l'immortalité.

Ah! d'un sort plus obscur goûtons les avan-  
tages;

Des destins trop brillans amènent trop d'o-  
rages.

Non, non, je n'irai point, séchant dans les  
travaux,

Aux intérêts du goût immoler mon repos;

Dussé-je, vers la fin d'une vie abusée,

Couvrir mon front blanchi des lauriers d'un  
musée!

Je suis loin de prétendre à cet excès d'hon-  
neur.

Tel qu'un sage à l'écart, poursuivant le bon-  
heur,

Je veux passer sans bruit et glisser dans la  
vie,

Pour ne pas réveiller les serpens de l'envie.

Allons, frère Lourdis, donnez-nous chaque  
mois

L'extrait de votre esprit et de l'esprit des lois;  
Tandis qu'à m'endormir votre prose s'obstine,

Clément fond sur Voltaire, et Mercier sur  
Racine.

O Frédéric! tu vois vers quelle affreuse nuit  
Précipite ses pas le siècle qui s'enfuit!  
Le noble champ des arts n'est plus qu'un ci-  
metière,

Figaro foule en paix la cendre de Molière;  
Un silence de mort règne dans ces déserts;  
Seulement quelquefois on entend dans les airs  
Des drames gémissans les voix mélancoliques,  
Et des journaux hargneux les cris périodiques.  
Grand roi! que tu naquis en de plus heureux  
temps!

Le ciel brillait alors de flambeaux éclatans,  
Qui versant à grands flots leurs feux et leur  
lumière,

De Frédéric naissant éclairaient la carrière.  
Bientôt le nord tremblant au bruit de tes ex-  
ploits,

Te vit associer, seul entre tous les rois,  
Au casque des héros le laurier des poètes,  
Et le charme des vers à l'éclat des conquêtes.

Heureux le conquérant sur le Pindo monté,  
Qui se fait à lui seul son immortalité!

De Mars et d'Apollon c'est une loi suprême  
Qu'un héros soit chanté s'il ne chante lui-même.

Aussi combien de rois, malgré leurs grands travaux,

Indignement couchés dans la nuit des tombeaux !

On n'a pu d'une larme honorer leur mémoire,  
Vingt siècles en silence ont passé sur leur gloire ;

Et pourtant ils vivraient si, d'un fils d'Apollon,  
La voix harmonieuse eût consacré leur nom.

Du vicillard de Ferney, la main brillante et pure,

Tressa de tes lauriers l'immortelle verdure,  
Et sur le même autel où tu reçus ses vœux,  
Il t'offrit un encens qui brûlait pour toi deux ;  
Vous comméoriez de gloire en vous rendant hommage.

Vos noms, toujours nouveaux, rajeunis d'âge en âge,

Brillant du double éclat des armes et des vers,  
En vainqueurs alliés parcourront l'univers ;  
Et l'on dira toujours, Frédéric et Voltaire,  
Comme on unit encor Achille avec Homère.

Il y a des mots pleins de sel, que l'esprit crée au besoin et pour le moment, et que le goût ne veut pas qu'on déplace.

*Le petit almanach de nos grands hommes*, est une des productions qui ont fait le plus d'ennemis à Rivarol. La médiocrité accablée sous les traits piquans de l'ironie, ne pardonna point à l'auteur de lui avoir arraché le masque de célébrité dont chaque individu se voyait dépouillé. Une espèce de confédération se ligua contre le nouvel Aristarque. Champcenets soupçonné d'avoir fait quelques articles dans la nomenclature satyrique, fut également menacé de la colère des offensés. Riva-

rol disait, pour calmer le marquis : mon  
« ami, nous n'avons attaqué ces gri-  
» mauds que de face; mais ils sont gens  
» à manœuvrer à rebours; alors, de  
» battans que nous sommes, il faudra  
» nécessairement se résoudre à être  
» battus. »

La traduction du Dante, réveilla la  
jalousie, et la haine des ennemis de  
Rivarol : ceux qui étaient en état de le  
bien juger par comparaison, trouvèrent  
qu'il avait ajouté des beautés à l'origi-  
nal, par la chaleur et l'harmonie de  
son style; d'autres criaient qu'il n'avait  
fait que paraphraser le Dante; qu'il  
l'avait rendu méconnaissable; Rivarol,  
plein d'humeur, va un matin chez  
l'homme de lettres-critique, qui avait  
fait une analyse très - piquante de



son ouvrage, armé d'un Dante, il veut prouver à l'Aristarque, qu'il a suivi autant que la langue française le permettait, l'esprit du poète italien; mais quelle fut sa surprise, lorsque poussé à bout, le folliculaire fut obligé de convenir que sa critique avait été faite d'après une traduction française. Rivarol, sans s'émouvoir, lui dit : *en ce cas, M. l'abbé, allez donc à Sienna; à votre retour, nous reparlerons du Dante.*

Quelqu'un rappelait à Rivarol une pièce de vers de sa composition, il lui répondit : *vous voudriez bien que je l'eusse oubliée.*

Il fut un moment où madame de

Genlis faisait paraître, tantôt un théâtre à l'usage des enfans, tantôt un ouvrage ascétique, puis des romans; les gens de lettres bien ou mal accueillis chez la gouvernante des enfans du duc d'Orléans, embouchaient la trompette de la renommée, pour exalter ou déprécier cette femme auteur. Riverol consulté sur ce qu'il pensait des ouvrages de madame de Genlis, répondit au questionneur : « Monsieur, j'aiourné ma réponse jusqu'à ce que madame de Genlis ait fait un ouvrage de femme; je n'aime que les sexes prononcés. »

Quand un homme, sorti d'une longue retraite, se révèle tout-à-coup au public, dans un ouvrage où il a donné une grande puissance à son

expression, la foule des imitateurs se presse autour de lui, ils se font lierre, parce qu'il s'est fait chêne.

Les parlemens, par l'esprit de corps qui les unissait entre eux, formaient un faisceau d'égoïsme qui contrariait presque toujours la puissance royale. La cause primitive du rejet de l'impôt territorial et du timbre, fut leur ouvrage. « Si j'avais été roi de France, » dit Rivarol, je n'aurais pas exilé les » membres du parlement; mais je les » aurais fait conduire à Charenton, » où on les aurait traités comme des » esprits aliénés. Il vaut mieux, » lorsqu'on est condamné à commander à un grand peuple, commettre » une injustice apparente, que de voir » briser entre ses mains le sceptre du

» pouvoir : la faiblesse est pire pour  
» les rois, qu'une tyrannie qui main-  
» tient l'ordre général. »

Rivarol dit un jour à un de ses amis  
presque aussi malin que lui : *pour peu  
que cela dure, avec nous il n'y aura  
plus un mot innocent dans la langue.*

*Quelques pensées de RIVAROL sur les  
langues.*

1.

La parole est la pensée extérieure,  
et la pensée est la parole intérieure.

2.

L'homme qui parle est l'homme qui  
pense tout haut.

3.

Celui qui créa l'alphabet, remit en nos mains le fil de nos pensées et la clef de la nature.

4.

La langue est un instrument dont il ne faut pas faire crier les ressorts.

5.

Les langues sont les vraies médailles de l'histoire.

6.

Les mots sont comme les monnaies ; ils ont une valeur propre, avant d'exprimer tous les genres de valeur.

7.

Il est bon de ne pas donner trop de vêtemens à sa pensée. Il faut, pour ainsi dire, voyager dans les langues, et après avoir savouré le goût des plus célèbres, se renfermer dans la sienne.

8.

On dirait que la langue française est composée d'une géométrie toute élémentaire, de la simple ligne droite, tandis que les courbes et leurs variétés infinies semblent avoir présidé à la formation des langues grecque et latine.

9.

L'E muet, semblable à la dernière vibration des corps sonores, donne à la langue française une harmonie légère qui n'est qu'à elle.

10.

La langue française est la seule qui ait une probité attachée à son génie.

11.

La prose italienne, composée de mots dont toutes les lettres se prononcent, et roulant toujours sur des sons pleins, se traîne avec trop de lenteur. Son éclat est monotone, l'oreille se lasse de sa douceur et la langue de sa mollesse; ce qui peut venir de ce que chaque mot étant harmonieux en particulier, l'harmonie du tout ne vaut rien.

12.

La langue italienne a des formes cérémonieuses, ennemies de la conversation, et qui ne donnent pas assez

bonne opinion de l'espèce humaine. On y est toujours dans la fâcheuse alternative d'ennuyer ou d'insulter un homme.

## 13.

La majesté de la prononciation, dans la langue espagnole, invite à l'enflure, et la simplicité de la pensée se perd dans la longueur des mots, et sous la plénitude des désinences.

On est tenté de croire qu'en espagnol, la conversation n'a plus de familiarité, l'amitié plus d'épanchement, le commerce de la vie plus de liberté, et que l'amour y est toujours un culte.

## 14.

Les langues à construction *directe* perdent moins à la traduction que les langues à *inversion*. Dans la langue



*directe*, l'écrivain est obligé de faire beaucoup d'efforts pour rendre sa pensée d'une manière satisfaisante. Dans la langue à *inversion*, l'écrivain, très-souvent, se contente de s'abandonner à tous les caprices de l'harmonie, et néglige la pensée. Ainsi, Pascal et Bossuet perdent moins à la traduction que Cicéron et Tite-Live. Dans les premiers, il y a un fonds qui ne peut pas se perdre; dans les seconds, il n'y a que des surfaces qui disparaissent.

15.

Les lois du langage, plus certaines que celles de la propriété, ont mis les trésors de l'esprit sous la garde de la mémoire, et l'écriture les sauve de l'oubli, en chargeant le temps même des archives de la pensée.

Rivarol n'avait aucune considération pour les femmes auteurs. Une princesse allemande lui ayant demandé s'il y avait encore à Paris beaucoup de femmes auteurs; voici la réponse qu'il lui fit, sans doute, dans un moment d'humeur.

« Les beaux arts, madame, et les  
» beaux vers doivent vous plaire;  
» votre goût, votre discernement vous  
» rendent digne de juger les ouvrages  
» d'esprit; vous lisez avec avidité les  
» productions de nos écrivains fran-  
» çais, et vous savez les louer et les  
» critiquer à propos; il est permis  
» à votre sexe, madame, de bien  
» juger, c'est au notre seul qu'il ap-  
» partient d'écrire; toute autre pré-  
» tention est un ridicule chez les

» femmes. Vous me demandez, ma-  
 » dame, si Paris réunit toujours dans  
 » son sein, de ces femmes à grande  
 » réputation qui ont illustré le siècle  
 » de Louis XIV. Non madame, les  
 » places des *Sévigné*, des *Deshou-*  
 » *lières*, des *Dacier*, des *La Fayette*  
 » sont encore vacantes : mais en  
 » balance de ces pertes, on cite ma-  
 » dame de *Staël*, qui réunit à un sa-  
 » voir réel, peut être trop de préten-  
 » tion dans son style. L'universelle  
 » madame *Gentis-Sillery* écrit tou-  
 » jours trop et pour elle et pour ceux  
 » qui la lisent. Madame *Du Bo-*  
 » *cage* (1) est la douairière des Muses ;  
 » son talent est avéré, elle vivra.  
 » Madame de *Saint Chamant* a peu  
 » écrit, mais ses productions ont un

---

(1) Morte au commencement du 19<sup>e</sup> siècle.

» cachet timbré de grâces et de goût.  
 » J'ai oui dire qu'il existait une ma-  
 » dame *Pipelet* (1), que le poète  
 » Lebrun a tiré de l'oubli par ses  
 » épigrammes, ainsi qu'une madame  
 » de *Beaufort*. Quand à madame  
 » *Viot*, (2) je dois la croire immor-  
 » telle; car depuis mon enfance, je  
 » n'ai cessé de lire ses titres à la gloire  
 » dans le *Mercur de France*. Voilà, je  
 » crois, madame, en masse, les  
 » principales héroïnes de la littérature  
 » française; ce n'est pas ma faute, si

---

(1) Cette dame, qui a épousé en secondes nœ-  
 ces le prince de Salm, vient de publier le recueil  
 de ses Œuvres, 1 vol. in-8. Malgré ses détract-  
 teurs, madame de Salm a un véritable talent,  
 et ses poésies sont pleines de goût et de sen-  
 timent.

(2) Morte au commencement du 19<sup>e</sup> siècle.

» je ne suis pas plus riche en mon  
» énumération, etc. (1) »

Le talent est un art mêlé d'enthousiasme. S'il n'était qu'art, il serait froid ; s'il n'était qu'enthousiasme, il serait déréglé, le goût leur sert de lien.

(1) Cet article, tiré de la *Vie Philosophique, Politique et Littéraire de Rivarol*, par Sulpice de la Platière, Paris, 2 vol. in-12, nous paraît supposé ; on n'y reconnaît ni le talent de Rivarol, ni le cachet de son style. M. le colonel, comte de la Platière (titres qu'il s'est donnés dans quelques passages de cette Vie), qui probablement n'aime pas les femmes auteurs, a voulu s'égayer, sous le nom de Rivarol, à leurs dépens ; le succès n'a pas répondu à son attente, et les titres de gloire de ces dames sont beaucoup mieux assurés que ceux de M. le Colonel.

Rivarol, toujours peintre ou observateur éclairé, quelque part qu'il fût, écrivait au marquis de Tilly, pendant sa résidence à Berlin :

« Tout comme vous, mon cher  
» marquis, je pensais que la *révo-*  
» *tion de l'édit de Nantes*, avait trans-  
» planté nos arts utiles en Allemagne,  
» et qu'ils pouvaient se passer d'entre-  
» tenir avec la France des relations de  
» première nécessité; j'avoue que j'ai  
» été dupe de ma crédulité, et chaque  
» jour me prouve davantage combien  
» on est loin de la perfectibilité qu'ont  
» acquises à juste titre, les manufac-  
» tures de Sedan, de Louviers et  
» d'Elbeuf. Les matières premières  
» leur parviennent bien, mais le goût  
» et le talent des fabricateurs ne fran-

» chissent pas la distance qui les sépare  
» de leurs modèles.

» La porcelaine qu'on fabrique à  
» Berlin, ne peut être comparée, ni à  
» celle de Sève, ni à celle du duc  
» d'Angoulême; la noblesse élégante  
» des formes antiques est encore au  
» berceau; on est à mille lieues de  
» distance pour le brillant du coloris.  
» C'est au célèbre comte de Laura-  
» guais, qu'on doit en France la  
» suprématie que nous avons enlevée à  
» la *Chine* et au *Japon*; c'est lui qui a  
» créé cette branche de commerce  
» immense, et en cela il a justifié  
» l'emploi des sommes énormes qu'il  
» a dépensées dans son laboratoire de  
» chimie.

» L'architecture est en général ici  
» lourde; en voulant calquer les pa-  
» lais italiens, on a imité sans goût

» des originaux, qui ont décélé le  
» larcin des copistes. Le ciseau aérien  
» des artistes romains y est invisible.  
» On rencontre pourtant quelques  
» belles statues, achetées au poids de  
» l'or, et quelques tableaux des grands  
» maîtres des premières écoles : mais  
» ces collections disparates sont sans  
» classification; nulle méthode n'a  
» présidé à leur donner une valeur  
» instructive.

» Les jardins royaux se ressentent  
» de la main qui les a tracés; le climat  
» a pourtant été quelquefois vaincu  
» par l'art, mais l'art à son tour a  
» aussi été vaincu par la rigueur du  
» climat.

» La cour est toute militaire, les  
» grades seuls nuancent les rangs. Le  
» peuple ne sait qu'obéir, payer et



» craindre. Les lois sont sévères , mais  
» justes, personne n'ose les braver.  
» Frédéric envoya à Spandaw son  
» chancelier, pour un acte arbitraire.  
» La Diplomatie prussienne a le génie  
» du monarque qui l'a créée, son om-  
» bre veille encore sur son ouvrage,  
» et cette surveillance le fait res-  
» pecter.

» Les ministres du culte n'intriguent  
» point; sans influence politique, ils  
» remplissent leurs fonctions, et ne  
» sont que ce qu'ils doivent être.

» L'académie, en perdant le Salomon  
» du nord, Voltaire et Maupertuis, a  
» escompté ses hommes célèbres sur  
» l'Age actuel. Une place à l'académie  
» prussienne ressemble assez à un  
» canonicat. Aussi le chevalier de  
» Boufflers a joui plusieurs années des

» honneurs du fauteuil; il s'y est  
» assépi comme tant d'autres; il va,  
» dit-on, en France, s'y réveiller. »

Ronsard avait bâti des chaumières  
avec des tronçons de colonnes grecques;  
Malherbe éleva le premier des monu-  
mens nationaux.

Un mot par lui-même n'est rien.  
qu'un assemblage de lettres; mais une  
expression est tout; c'est d'elle que les  
mots attendent la vie. L'expression est  
un lien plutôt qu'une assemblée de  
mots; elle les réunit et les allie pour  
peindre un sentiment, une image, une  
pensée.

*La parole est le vêtement de la pensée, et l'explication en est l'armure.*

**P A R O D I E**

*Du songe d'Athalie, à Madame de.....,  
qui traversait le lycée.*

**Savante gouvernante, est-ce ici votre place ?  
Pourquoi ce toint plombé, cet œil creux qui  
nous glace ?**

**Parmi vos ennemis que venez-vous chercher ?  
De ce brillant lycée osez-vous approcher ?  
Auriez-vous dépouillé cette haine si vive ?**

*Madame de.....*

**Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive,  
Je ne veux point ici rappeler le passé,  
Ni vous rendre raison de ce que j'ai versé.**

Ce que j'ai fait, M....., j'ai cru devoir le faire.  
Je ne prends point pour juge un monde témé-  
raire.

Quoique sa médisance ait osé publier,  
Un grand prince a pris soin de me justifier.  
Sur des petits tréteaux, ma fortune établie,  
M'a fait connaître à Londres et même en  
Italie :

Par moi votre clergé goûte un calme profond.  
La Seine ne voit plus ce Voltaire fécond,  
Ni cet altier Rousseau, par d'éternels ou-  
vrages.

Comme au temps du feu roi dérober vos hom-  
mages.

La Sorbonne me traite et de fille et de sœur :  
Enfin de ma raison, le pesant oppresseur,  
Qui devait m'entourer de sa secte ennemie,  
Tremble à l'académie.

De toutes parts pressé par un nombreux essaim  
De serpens en rabat réchauffés dans mon sein,  
Il me laisse à Paris souveraine maîtresse....

Je jouissais en paix du fruit de ma finesse ;  
Mais un trouble importun vient depuis quel-  
ques jours,

De mes petits projets interrompre le cours.

Un rêve.... (me devrais-je inquiéter d'un  
rêve?....)

Entretient dans mon cœur un chagrin qui me  
crève ;

Je l'évite partout, partout il me poursuit ;

C'était dans le repos du travail de la nuit,

L'image de Buffon devant moi s'est montrée,

Comme au Jardin du Roi pompeusement parée;

Ses erreurs n'avaient point abattu sa fierté,

Même il usait encor de ce style apprêté,

Dont il eut soin de peindre et d'ornez son ou-  
vrage,

Pour éviter des ans l'inévitable outrage.

Tremble, ma noble fille, et trop digne de  
moi,

Le parti de Voltaire a prévalu sur toi ;

Je te plains de tomber dans ses mains redou-  
tables,

Ma fille.... en achevant ces mots épouvan-  
tables....

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mé-  
lange.

De quadrupèdes morts et traînés dans la fange,

De reptiles, d'oiseaux et d'insectes affreux,

Que Bexon et Gueneau se disputaient entre  
eux.

Dans le poème des *Jardins*, disait Rivarol, M. Delille, toujours occupé de faire un sort à chacun de ses vers, n'a pas songé à la fortune de l'ouvrage entier.

Il appelait le petit almanach des Grands Hommes, les *Saturnales* de la littérature, et il appelait la révolution les *Saturnales* de la liberté.

Ma vie est un drame si ennuyeux, disait Rivarol, que je soutiens toujours que c'est Mercier qui l'a fait.

Beaumarchais, le jour de la première représentation de *Figaro*, disait

à Rivarol qui se trouvait à côté de lui au spectacle : *J'ai tant couru ce matin à Versailles, auprès des ministres, auprès de la police, que j'en ai les cuisses rompues.* — *C'est toujours cela,* reprit Rivarol.

Les journalistes qui écrivent pesamment sur les poésies légères de Voltaire, sont comme les commis de nos Douanes qui impriment leurs plombs sur les gazes légères d'Italie.

L'art de bien parler, cet heureux don de persuader, en charmant ceux qui l'écoutaient, était une faculté qu'il tenait de son organisation propre; aussi, disait-il, dans les jugemens qu'il portait sur les choses : « Je sais qu'on

» me trouve très-sévère en fait d'ad-  
 » miration, mais à qui la faute, j'ai  
 » devancé mon siècle. »

Champcenez était le courtier des pensées ingénieuses de Rivarol, il les colportait dans les salons, s'en faisait quelque fois honneur pour son compte; mais l'eau remontait toujours à sa source.

Rivarol appelait Champcenez son clair de lune; il disait encore de ce marquis : « Je le bouvre d'esprit; c'est » un gros garçon d'une gaieté imper- » turbable. »

Je compare les ouvrages de Mira- beau, disait-il, à des brûlots lâchés au milieu d'une flotte; ils y mettent le feu, mais ils s'y consomment.





L'abbé de Balivière demandait à Rivarol une épigraphe pour une brochure qu'il venait de composer; *je ne puis*, répondit-il, *vous offrir qu'une épitaphe.*



L'estomac est le sol où germe la pensée.



*Je veux bien*, disait Rivarol à une dame, *vieillir en vous aimant, mais non mourir sans vous le dire.*



Les *proverbes* sont le fruit de l'expérience de tous les peuples, et comme le bon sens de tous les siècles réduit en formules.



Rivarol regardait l'irreligion comme un sacrilège politique aux yeux des hommes, comme à ceux de la divinité; il reprochait à l'assemblée nationale l'affectation constante qu'elle avait mise à ne jamais prononcer le nom de Dieu.

« O apprentifs en politique et même » en philosophie, s'écriait-il, est-ce » que le juge de toutes les consciences » n'est pas le garant de toutes les pro- » priétés? Et quand Dieu ne serait que » la plus belle conception de l'esprit » humain, est-ce en faisant votre mé- » taphysique que vous deviez l'ou- » blier? *Peu de philosophie*, dit le » chancelier Bacon, *écarter de la reli- » gion, beaucoup y ramène.* »

Il peignait le poète le Brun, le matin, dans son lit, assis sur son séant, entouré d'Homère, de Pindare, d'Anacréon, de Virgile, d'Horace, de Racine, de Boileau, etc.; et pêchant à la ligne un mot dans l'un, un mot dans l'autre, pour en composer ses mosaïques poétiques.

Il disait de C\*\*\* qui défigurait un de ses bons mots, en le répétant : « Il » ne tient pas à lui que ce ne soit » plus un bon mot. »

Il y a des gens qui sont toujours prêts à éternuer : C\*\*\* est toujours prêt à avoir de l'esprit et même du bon sens.

L'auteur de *Numa* ( Florian ), disait Rivarol, a des lois *somptuaires* dans son style, et son sujet exigeait un peu de luxe.

Il disait du *Tableau de Paris*, de Mercier : « Ouvrage pensé dans la » rue et écrit sur la borne »; il ajoutait : « L'auteur a peint la cave et le » grenier, en sautant le salon. »

Le secrétaire de Rivarol ne se rappelait plus le soir ce qu'il avait écrit le matin; aussi Rivarol disait de lui : *Ce serait un excellent secrétaire de conspiration.*

La politique est comme le sphinx de la fable, elle dévore tous ceux qui n'expliquent pas ses énigmes.

Rivarol disait de Beaumarchais : *Son nom a toute la vogue d'un Pont-Neuf.*

Dans un souper avec des Hambourgeois, où Rivarol prodiguait les saillies, il les voyait tous chercher à comprendre un trait spirituel qui venait de lui échapper; il se retourne vers un français qui était à côté de lui, et lui dit : *Voyez-vous ces messieurs! ils se crottisent pour entendre un bon mot.*

~~~~~  
**P O R T R A I T**  
**D E F R É D É R I C I I .**

Poète conquérant, sage voluptueux,  
Ce roi qui sut instruire et ravager la terre,  
Se dégoûta des vers, des rois et de la guerre,  
Méprisa ses sujets, et les rendit heureux.

~~~~~  
Pour arriver à des choses neuves en  
*littérature*, il faut déplacer les expres-  
sions ; et en philosophie il faut dépla-  
cer les idées.

*Lettre de Rivarol à madame de Fougy,  
en lui envoyant du baume de la  
Mecque.*

27 octobre 1796.

« Madame, puisque vous ne m'en-  
» voyez pas votre flacon, je prends le  
» parti de vous envoyer le mien,  
» d'autant plus que, réflexion faite, il  
» me reste assez de baume pour le  
» donner tout, pas assez pour le par-  
» tager.

Voilà le baume de la Mecque  
Dont l'Orient fait si grand cas,  
A qui plus d'une beauté grecque  
Doit le secret de ses appas,  
Et qui sans vous ne quittait pas  
Le coin de ma bibliothèque.

» J'ai pourtant hésité à vous l'en-

» voyer, en songeant combien les pro-  
 » priétés de ce baume vous sont inu-  
 » tiles;

Car ce n'est point de l'Arabie  
 Que vous avez reçu cette fleur de beauté  
 Qui ne peut vous être ravie :  
 La nature vous fit dans un jour de gaieté ;  
 Flore depuis vous a suivie,  
 Et le printemps, son député,  
 S'est chargé seul de votre vie ;  
 En si brillante compagnie,  
 Je conçois bien en vérité  
 Que l'on dédaigne ou qu'on oublie  
 Un ingrédient inventé  
 Pour les teints de la Géorgie ;  
 Car au fond l'art le plus vanté  
 N'est qu'un besoin, et l'industrie  
 Est fille de la pauvreté.

» Votre opulence n'a donc que faire  
 » de cet ingrédient ; il ne vous faut ici  
 » ni drogue ni recette, et j'en suis bien  
 » fâché.

Ah ! si vous ne saviez que feindre,



Si votre éclat n'était que fard,  
 Si votre esprit n'était qu'un art,  
 Vous ne seriez pas tant à craindre :  
 On peut braver les airs vainqueurs  
 Et les armes d'une coquette,  
 Qui n'a pour attaquer les cœurs  
 Que l'arsenal de sa toilette ;  
 Mais vous plaisez sans y penser,  
 Et votre paisible indolence,  
 Qui ne connaît pas sa puissance,  
 Ne sait que trop bien l'exercer.

» C'est ainsi que vous me faites du  
 » mal paisiblement et innocemment ;  
 » il est vrai que le baume de la Mecque  
 » a la propriété de fermer une blessure  
 » en moins de rien ; que c'est avec lui  
 » qu'on fait le vrai taffetas d'Angle-  
 » terre, et que Mahomet lui doit ses  
 » plus grands miracles, mais je vous  
 » défie de vous en servir avec autant  
 » de bonheur que lui.

Sachez, vous qui lancez des traits

Dont les atteintes sont si sûres,  
Qu'il n'existe point de secrets  
Qui guérissent de vos blessures.

» Voilà donc deux propriétés de ce  
» suc divin, aussi inutiles à vous  
» qu'aux autres; mais il lui reste en-  
» core (car il faut que je vante mon  
» baume) d'être le premier des aro-  
» mates; l'antiquité lui donnait le pas  
» sur tous les parfums;

A ce titre il vous était dû:  
Vénus n'en reçut pas de plus doux sur la terre;  
Mais avec vous c'est temps perdu:  
Votre divinité sévère  
Se moquera de sa vertu;  
Vous encenser n'est pas vous plaire.

» A force de parler, je découvre  
» pourtant à cette fameuse résine une  
» vertu à votre usage, c'est qu'elle est  
» admirable pour les poitrines délica-  
» tes; songez que vous allez passer

» l'hiver au cinquante-quatrième degré  
 » de latitude nord, vos poumons pour-  
 » raient bien avoir à souffrir de ce froid  
 » rigoureux qui va, dit-on, jusqu'à  
 » fendre les pierres.

Aussi quand vos beaux yeux, à travers vos  
 carreaux,

Verront en clignotant, sous leurs noires pau-  
 pières,

Nos humbles toits et leurs gouttières

Se charger de brillans cristaux ;

Quand les belles de \*\*\*, au fond de leurs trai-  
 neaux,

Auront placé leurs gros derrières ;

Et qu'elles y seront moins fières

De leurs amans transis que de leurs grands  
 chevaux ;

Quand vous lirez dans les journaux

Que les Naiades prisonnières,

Dans leur lit immobile ont suspendu leurs  
 eaux,

Et que des chars tremblans ont tracé des or-  
 nières

Où voguaient d'agiles vaisseaux ;

Lorsqu'un des envoyés des trois sœurs flan-  
dières ,

Le Catharre, viendra livrer ses durs assauts

Au lourd habitant des bruyères

Que l'Elbe arrose de ses flots,

Alors gardez le coin de vos brûlans fourneaux ;

N'allez pas imiter les modes meurtrières

Des épais descendans des Teutons et des Goths,

Qui des deux Océans gardent mal les bar-  
rières,

Gens qui feraient fort à propos,

S'ils nous empruntaient nos manières,

Et s'ils nous prêtaient leurs lingots ;

Mais dont les humides cerveaux,

Nés pour les fluxions et non pour les bons  
mots,

Ont la pesanteur des métaux.

Qu'ont entassés leurs mains grossières ;

Gens qui trafiquent de nos maux ;

Fripons toujours anciens, fripons toujours  
nouveaux,

Nous volant tout hors nos lumières ;

Qui, se croyant subtils quand ils ne sont que  
faux,

Veulent marcher sous deux bannières,

Et suivant du calcul les timides lisières,

Craignent à-la-fois les pantiaux,  
 Des Anglais, leurs dignes rivaux,  
 Et les sanglantes écrivibres  
 Que Paris doit à leurs travaux.  
 Quand la mort confondant leur amas finan-  
 cières,  
 Les fait enfin passer de leurs poudreux bu-  
 reaux,  
 Dans ses étroits et noirs caveaux,  
 On les voit cheminer devers leurs cimetières,  
 En uniforme de corbeaux,  
 Et descendre à pas lents dans ces tristes car-  
 rières,  
 A la lueur de cent flambeaux,  
 Escortés de porte-manteaux  
 Dont ils ont acheté les pleurs et les prières,  
 Et les crêpes pendans et les vastes châpeaux,  
 Malheureux qui sont assez sots  
 Pour ne détorer que leurs bières,  
 Et qui sont mieux dans leurs tombeaux  
 Qu'ils n'ont été dans leurs tanières.

» Comme vous n'avez ni leur mau-  
 » vais goût, ni leurs robustes fibres,  
 » et que vous n'êtes pas femme à vous

» consoler de la mort, dans l'espoir  
» que votre enterrement pourra nous  
» ruiner, en édifiant les \*\*\* , je me  
» flatte que vous laisserez-là et leurs  
» courses à chariots découverts , et  
» leurs repas , et leurs visites : songez-  
» y donc.

Le ciel , dans sa magnificence,  
Vous garantit votre beauté ;  
Le temps qui signa le traité,  
Respectera cette assurance ;  
Mais il laissa votre santé  
Entre les mains de la prudence.

» Si vous n'oubliez pas mes avis,  
» vous ferez fréquemment un air nou-  
» veau avec des fumigations aroma-  
» tiques ; cet air artificiel que j'ai op-  
» posé avec succès aux brouillards de  
» Londres, vous sera très-salutaire.

Il vous conservera cette *touchante voix*

*Dont les sons enchanteurs m'ont séduit tant  
de fois....*

Ce dernier vers est de *Zaïre*,  
Je n'ai pas craint de le citer ;  
On fait très-bien de répéter  
Ce qu'on ne saurait pas mieux dire :  
Sans doute quand il fit ces vers brillans et  
doux,  
Voltaire était prophète et ne songeait qu'à  
vous.

» Au reste quand vous aurez brûlé,  
» respiré, avalé tout ce baume, n'allez  
» pas jeter la petite phiole ; elle aura  
» un emploi que vous ne lui soupçon-  
» nez guères, gardez-là, je vous prie,  
» je pourrai en avoir affaire :

Il faut tout craindre ; on peut tout croire :  
Si jamais je perds la raison  
Comme le bon Roland, d'amoureuse mémoire,  
Je prétends qu'elle ira loger dans ce flacon ;  
Heureuse de troquer la gloire  
Contre une si douce prison.



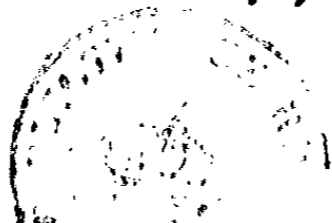
Si *Mirabeau* a eu quelques succès, dit *Rivarol*, c'est qu'il a toujours écrit sur des matières palpitantes de l'intérêt du moment.



Quand la vertu est unie au talent, elle met un grand homme au-dessus de sa gloire. Le nom de *Fénélon* a je ne sais quoi de plus tendre et de plus vénérable que l'éclat de ses talents.



Quand *Florian* s'est élevé de petite pièce en petite pièce jusqu'à une sorte d'Épopée, dit *Rivarol*, les gens du monde l'ont abandonné aux gens de lettres; ils ont été de feuille en feuille ses amis, jusqu'au volume. Ce fut





contre ce même chevalier de Florian que Rivarol lança l'épigramme suivante, lorsqu'il apprit qu'il avait été reçu membre de l'Académie.

Ecrivain actif, guerrier sage,  
Il combat peu, beaucoup écrit ;  
Il a la croix pour son esprit,  
Et le fauteuil pour son courage.

M. de Tilly disait à Rivarol que l'abbé Raynal était un âne par la ceinture. — *Tu te trompes*, lui répondit le bel esprit, *c'est bien un âne de pied en cap.*

Selon Rivarol, la seule manière de rendre ce vers de Virgile,

*... Neque audit currus habonas.*

avec une sage hardiesse, c'est de le traduire ainsi :

**L'attelage emporté n'écoute plus les rênes.**

Ce vers, quoique hardi, n'a rien qui effarouche ni le goût ni la langue, parce que dans le mot *attelage*, qui comprend à la fois le char et les coursiers, il y a une heureuse mixtion de la matière morte et de la matière animée, qui permet cette hardiesse.

Dans un cercle, une femme qui avait de la barbe au menton, ne déparlait pas de la soirée. *Cette femme est homme*, dit Rivarol, à parler jusqu'à demain matin.

**Lire Barème, écouter d'Arnaud (1)**

---

(1) D'Arnaud Baculard, auteur des *Epreuves*

et mal dîner, voilà, répétait-il souvent, ce que je léguerai à mes ennemis.

*Quelques pensées politiques de Rivarol.*

1.

Les corps politiques recommencent sans cesse; ils ne vivent que de remèdes.

2.

Le génie, en politique, consiste non à créer, mais à conserver; non à changer, mais à fixer; il consiste enfin à suppléer aux vérités par des maximes: car ce n'est pas la meilleure loi, mais la plus fixe qui est la bonne.

---

*du sentiment, des Délassemens de l'homme sensible, des drames de Comminge, de Fayot, et de plusieurs autres productions larmoyantes.*

3.

La raison se compose de vérités qu'il faut dire, et de vérités qu'il faut taire.

4.

La guerre est le tribunal des rois, et les victoires sont ses arrêts.

5.

L'imprimerie est l'artillerie de la pensée.

6.

Dans les républiques le peuple donne sa faveur, jamais sa confiance.

7.

Voltaire a dit : *Plus les hommes seront éclairés et plus ils seront libres ;* ses successeurs ont dit au peuple, que

*plus il serait libre, plus il serait éclairé,  
ce qui a tout perdu.*

8.

La philosophie étant le fruit d'une longue méditation, et le résultat de la vie entière, ne peut et ne doit jamais être présentée au peuple qui est toujours au début de la vie.

9.

Il n'est point de siècles de lumière pour la populace; elle n'est ni française, ni anglaise, ni espagnole. La populace est toujours, et en tout pays la même : toujours cannibale, toujours antropophage, et quand elle se venge de ses magistrats, elle punit des crimes qui ne sont pas toujours avérés, par des crimes qui sont toujours certains.

10.

Les nations que les rois rassemblent et consultent, commencent par des vœux et finissent par des volontés.

11.

Le peuple ne goûte de la liberté, comme de liqueurs violentes, que pour s'enivrer et devenir furieux.

12.

Il faut attaquer l'opinion avec ses armes; on ne tire pas des coups de fusil aux idées.

13.

Les peuples les plus civilisés sont aussi voisins de la barbarie que le fer le plus poli l'est de la rouille; les peuples comme les métaux n'ont de brillans que les surfaces.

Rivarol s'abaissait quelquefois au calembourg; mais il y avait un coin de bon sens caché sous le calembourg qu'il se permettait; il disait, par exemple, de M. Le Tonnelier de Breteuil, ambassadeur de France à Vienne; *il aurait du raccommo-der les cer-cles de l'Empire.*

## INSCRIPTION

DE LA PORTE DE L'ENFER,

TRADUITE DU DANTE.

C'est moi qui vis tomber les légions rebelles;  
C'est moi qui vois passer les races criminelles;  
C'est par moi qu'on arrive aux douleurs éter-  
nelles;  
La main qui fit les cieux posa mes fondemens;

J'ai de l'homme et du jour précédé la naissance;

Et je dure au-delà des temps :

Entre, qui que tu sois, et laisse l'espérance.

Les coups d'autorité sous le despotisme, sont les coups de la foudre qui ne durent qu'un moment; mais les révolutions des peuples sont comme ces tremblemens de terre dont les secousses se communiquent à des distances incommensurables.

L'abbé de Balivière disait un jour à Rivarol, au sujet de la révolution :

Oui, c'est l'esprit qui nous a tous perdus. Il lui répondit : Que ne nous offriez-vous l'antidote ?



Dans un souper chez madame de Polignac, où se trouvait l'élite des gens de la cour, le duc de Guiche, étonné de la considération particulière qu'on témoignait à Rivarol, dit indiscrettement à un de ses voisins : « Si cela » dure, les salons vont devenir des aca- » demies. » Rivarol, justement piqué, lui répliqua : « Monsieur le duc, avant » que cela arrive, il faudra que les » salons soient composés de gens dignes » de tenir leurs places dans les acadé- » mies ; alors, gens de cour et gens de » lettres seront même chose. »

Dans une débauche d'esprit, Riva-  
rol composa le petit poème suivant :

*Le Chou et le Navet*, (1) dirigé contre l'abbé Delille, qui dans son poème *des Jardins*, avait dédaigné de parler du jardin potager. La cour et la ville lurent à l'envi cette charmante pièce, qui, n'étant au fond qu'une plaisanterie de société, ne put offenser un de nos premiers poètes.

**LE CHOU ET LE NAVET.**

**LE CHOU à l'abbé Delille.**

Lorsque sous tes emprunts, masquant ton indigence,  
Des esprits étrangers tu cherchais l'alliance,  
D'où vient que ton esprit et ton cœur en défaut,

---

(1) Barruel-Beauvert, lorsque ce poème parut, s'en déclara le père; mais les connaisseurs n'en furent point dupes.

Du jardin potager ne dirent pas un mot ?  
Il aurait pu fournir à ta veine épuisée  
Des vrais trésors de l'homme une peinture  
aisée :

Le verger de ses fruits eut décoré tes chants,  
Et mon nom t'eut valu des souvenirs touchans.

N'est-ce pas moi, réponds, créature fragile,  
Qui soutins de mes sucs ton enfance débile ?  
Le Navet n'a-t-il pas, dans le pays Latin,  
Long-temps composé seul ton modeste festin,  
Avant que dans Paris ta muse froide et mince  
Egayât les soupers du commis et du prince ?  
Enfant dénaturé, si tu rougis de moi,  
Vois tous les choux d'Auvergne élevés contre  
toi !

Songe à tous mes bienfaits, délicat petit-  
maitre,

Ma feuille t'a nourri, mon ombre t'a vu païser  
Dans tes jardins anglais tu me prospéris en  
vain,

Adam au paradis me plantait de sa main ;  
Le Nil me vit au rang de ses dieux domes-  
tiques,

Et l'auteur immortel des douces Géorgiques,  
De ses grandes leçons interrompant le fil,

S'arrêta dans son vol pour chanter le persil (1),  
 Que ne l'imitais-tu? mais ta frivole muse,  
 Qu'étant un sentiment aux échos de Naucoluse,  
 De Pétrarque en longs vers nous rabâche la  
 foi,

Et ne réserve pas d'hémistiche pour moi.

Réponds-donc maintenant aux cris des chico-

Aux clameurs des oignons, aux palintes des  
 poirées;

(1) Un écrivain a fait la remarque suivante: Virgile, par le peu de mots qu'il a adressés aux jardins, a tendu un piège où M. l'abbé Delille, le Po Rapin, et quelques autres moins connus, n'ont pas manqué de donner. Ils n'ont pas vu que ce grand poète ne se plaint, vers la fin de sa carrière, de n'avoir pu chanter les jardins, que pour donner plus de charme au morceau qu'il leur consacre, en y attachant un regret. Cet excellent esprit voyait bien que s'il étendait son sujet, il le ferait rentrer dans les Géorgiques, c'est-à-dire dans le grand tableau des champs; et que réduit à ses justes bornes, il ne pouvait fournir qu'un épisode.

Où crains de voir bientôt, pour venger notre  
affront,  
Les chardons aux pavots s'enlacer sur ton  
front.

LE NAVET *au Chou.*

J'ai senti, comme toi, notre commune injure ;  
Mais ne crois pas, ami, que par un vain mur-  
mure,

Des oignons irrités j'imité le courroux :  
Le ciel fit les navets d'un naturel plus doux.  
Des mépris d'un ingrat le sage se console.  
Je vois que c'est pour plaire à ce Paris frivole,  
Qu'un poète orgueilleux veut nous exiler tous  
Des jardins où Virgile habitait avec nous.  
Un prêtre, dans Memphis, avec cérémonie,  
Eut conduit au bûcher le candidat impie (1) ;  
Mais le temps a détruit Memphis et nos gran-  
deurs.

Il faut à son état accommoder ses mœurs.

---

(1) Personne n'ignore qu'à Memphis et dans toute l'Égypte, on rendait un culte divin aux légumes.

Je permets qu'aux boudoirs, sur les genoux des  
belles,

Quand ces vers pomponnés enchantent les  
ruelles,

Un élégant abbé rougisse un peu de nous,

Et n'y parle jamais de navets et de choux.

Son style citadin peint en beau les campagnes;

Sur un papier chinois il a vu les montagnes,

La mer à l'Opéra, les forêts à Long-Champs,

Et tous ces grands objets ont ennobli ses  
chants.

Ira-t-il, descendu de ces hauteurs sublimes,

De vingt noms roturiers déshonorer ses rimes?

Et pour nous renonçant au musc du parfu-  
meur,

Des choux qui l'ont nourri lui préférer l'o-  
deur?

Papillon en rabat, coiffé d'une auréole;

Dont le manteau plissé voltige au gré d'Eole,

C'est assez qu'il effleure, en ses légers propos,

Les bosquets et la rose, et Vénus et Paphos.

La mode à l'œil changeant, aux mobiles ai-  
grettes,

Semble avoir pour lui seul fixé ses girouettes;

Sur son char fugitif où brillent nos Laïs,

L'ennemi des navets en vainqueur s'est assis;

Et ceux qui pour Janot abandonnent Prévile,  
Lui décernent déjà les lauriers de Virgile.

LE CHOU.

Qu'importent des succès par la brigue surpris ;

On connaît les dégoûts du superbe Paris (1).

Combien de grands auteurs dans les soupers  
brillèrent.

Qui, malgré leurs amis, au grand jour s'éclip-  
sèrent ?

Le monde est un théâtre, et dans ses jeux  
cruels,

L'idole du matin le soir n'a plus d'autels.

Nous y verrons tomber cet esprit de collège,

De ses dieux potagers déserteur sacrilège ;

Oui, la fortune un jour vengera notre affront ;

Sa gloire passera, les Navois resteront.

Rivarol disait du *Monde Primitif* de

---

(1) *Nesois, heu nesois, nostræ fastidia  
Romæ!*

**Court-de-Cebelin** : c'est un livre qui n'est pas proportionné à la brièveté de la vie, et qui sollicite un abrégé dès la première page.

Jamais l'imagination française ne divagua avec plus de véhémence qu'à l'époque de la convocation des *Notables*. Rivarol en lisant la liste de ces prétendus régénérateurs des finances de l'état, s'écria : *que de zéros pour une simple soustraction à faire.*

Dans le monde, l'esprit est toujours improvisateur ; il ne demande ni délai ni rendez-vous pour dire un mot heureux : il va plus vite que le simple bon sens ; il est, en un mot, *sentiment prompt et brillant.*



On annonça, un matin, à Rivarol, enseveli dans une méditation profonde, M. de Malesherbes. L'aspect de ce philosophe fixe toute l'attention de l'homme studieux. « Je viens, monsieur, dit l'ex-ministre, de la part du roi, vous proposer un rendez-vous avec sa majesté, pour ce soir à neuf heures. Le roi, plein d'estime pour vos talens, a cru, dans les circonstances difficiles où l'état se trouve, pouvoir les réclamer. — Monseigneur, lui répondit Rivarol, lorsque le docteur Tronchin savait que les malades, qui venaient le consulter, s'étaient adressés à d'autres médecins, il ne voulait jamais les traiter; je n'imiterai point l'Esculape suisse: le roi n'a peut-être déjà eu que trop

» de conseils, je n'en ai qu'un seul à  
» lui donner : s'il veut régner, *il est*  
» *temps qu'il fasse le roi, sans cela*  
» *plus de roi.* »

La parole, dit Rivarol, est la  
physique expérimentale de l'esprit ;  
chaque mot est un fait, chaque phrase  
une analyse ou un développement,  
tout livre une révélation plus ou moins  
longue du sentiment et de la pensée.

Si le talent empêche le génie de  
tomber, le génie l'empêche de ram-  
per. . . . .

Rivarol disait de son frère : « il se-  
rait l'homme d'esprit d'une autre

» famille, et c'est le sot de la nôtre. »  
Il disait encore de ce même frère :  
» Jérémie aurait été un bouffon à côté  
» de lui. »

L'esprit méchant et le cœur bon,  
répétait souvent Rivarol, voilà la  
meilleure espèce d'hommes ; je fais une  
épigramme contre un sot, et je donne  
un écu à un pauvre.

Les Pyramides d'Egypte, écrivait  
Rivarol, sont les plus anciennes bi-  
bliothèques du genre humain.

La nature tonne à l'oreille de l'hom-  
me de lettres, quand elle murmure à  
peine à celle des gens du monde.

Montesquieu, dit Rivarol, prend quelquefois les éblouissements pour la lumière; quelque fois aussi il se perd dans les nuages dont il s'enveloppe, mais il se sauve par la fréquence des éclairs.

L'Esprit des Loix (1) est comme le Nil, large, immense, fécond dans son cours, faible et obscur à sa naissance.

Les petits esprits triomphent des fautes des grands génies, comme les hiboux se réjouissent d'une éclipse de soleil.

(1) Voltaire appelait l'Esprit des Loix, l'Esprit sur les Loix.

Rivarol, quelque temps avant sa mort, dit à un de ses amis : « Aujourd'hui, en répudiant tout souvenir du passé, je n'ai sauvé du naufrage que mon indiscrete sensibilité et ma bonne paresse. Condamné à vivre en Allemagne, j'y ai toujours l'ame d'un français; l'injustice de quelques hommes ne me détachera jamais de ma patrie. Lorsque le tonnerre gronde, il doit être permis de chercher un abri; c'est ce que j'ai fait. Si l'horison politique change, je reverrai Paris; si la mort au contraire me surprend avant, elle nivellera les regrets de mes amis et la haine de mes persecuteurs. »

~~~~~  
Rousseau ( J.-J. ) a des cris et des gestes dans son style: il n'écrit point, il est toujours à la tribune.

~~~~~  
Rivarol faisait le parallèle suivant entre Voltaire et Virgile :

« Voltaire a employé la mine de plomb pour l'Épopée, le crayon pour l'histoire, et le pinceau pour la poésie fugitive.

« Virgile fait de la poésie au soleil, mais Voltaire fait de la poésie à la bougie.

« Virgile a pour lui l'attirail de la nature, le soleil, les astres, le ciel, les campagnes, les troupeaux, la charrue, les moissons, les abeilles, etc. Voltaire a pour lui l'attirail de la

» société, les trumeaux, les glaces, le  
» salon, le boudoir, le sofa, etc.

« Voltaire s'abandonne rarement,  
» et quand il s'abandonne, il n'est  
» jamais sublime.

« Virgile a voulu que l'image vêtit  
» la pensée, comme le corps revêt  
» l'esprit; il y a toujours dans le style  
» des autres écrivains une partie morte;  
» le style de Virgile est vivant dans le  
» tout et dans les parties.»

Les grecs, avec leur mythologie ont  
baptisé toutes les passions, et avec  
leur philosophie tous les systèmes.

Tout art est né des importunités du  
besoin et des refus de la nature.

Un jour, au sortir de chez madame

la marquise de Saint-Chamand, une discussion s'éleva entre cette dame et Rivarol, au sujet de la préférence qu'elle donnait à Corneille sur Racine. Rivarol soutint avec l'enthousiasme et la vivacité d'un sectaire des anciens, la prépondérance démontrée de Racine sur Corneille. La marquise défendit le prince des poètes contre le peintre du cœur, avec les armes de l'éloquence la plus persuasive. Rivarol, presque vaincu, mais toujours inflexible dans son opinion, s'écria : « Madame, cent » ans plutôt, la Sorbonne vous eût » fait brûler, vous ressuscitez l'ascen- » dant des enchanteurs, en m'enivrant » d'admiration; certes, c'est trop exi- » ger que je vous sacrifie celle que j'ai » pour l'auteur d'Athalie. On peut, » madame, en vous écoutant, chance- » ler dans sa conviction, parce que



» l'esprit est vraiment une puissance ;  
 » mais ce serait abuser des droits de  
 » la suzeraineté, que de vouloir tou-  
 » jours l'exercer. Vous venez de parler  
 » comme Minerve, permettez-moi ac-  
 » tuellement, madame, de penser sur  
 » Racine, comme *Rodrigue* sur l'hon-  
 » neur. »

Rivarol disait de lui-même, lors-  
 qu'il fut forcé par son libraire d'écrire  
 sur la grammaire : *Je ressemble à un  
 amant obligé de disséquer sa maîtresse.*

Voyez, lorsqu'il tonne, le supersti-  
 tieux et le savant : l'un oppose des re-  
 liques, l'autre un conducteur à la fou-  
 dre.

Le chat ne nous carresse pas, il se  
carresse à nous.

Il n'y a rien dans l'homme, selon  
Rivarol, de plus clair que le sentiment,  
parce qu'il n'y a rien de plus certain.  
Son nom seul confond idéalistes, ma-  
térialistes et pyrrhoniens; les nuages  
qui couvrent l'esprit et la matière n'ar-  
rivent pas jusqu'à lui, et le doute ne  
soutient pas sa présence.

« Me voir en Prusse, écrivait Riva-  
rol en 1796 à un de ses amis, est  
une des choses qui m'étonnent le  
plus. Je m'étais bien proposé de  
faire une fois dans ma vie un péle-  
grinage au temple de Mars; mais

» certes je ne prévoyais pas que les cir-  
» constances rendraient mon bénéfice  
» sujet à résidence. Quoique tout ait  
» ici l'aspect militaire de Sparte, les  
» muses y ont aussi leur sanctuaire.  
» Certaines soirées de Rheinsberg  
» valent sûrement mieux que celles  
» des nouveaux riches de Paris. Ici,  
» le maître, sans oublier les devoirs  
» que son rang lui impose, sait se faire  
» aimer, sans cesser d'être respecté.  
» Quiconque a des talents réels, trouve  
» en lui un protecteur; qui est malheu-  
» reux, est sûr d'être prévenu. Si la  
» tactique militaire y a le pas sur les  
» philosophes, c'est qu'on prise plus  
» les hommes qui font métier de tuer,  
» et de se faire tuer, que ceux qui ne  
» participent point aux chances de la  
» guerre; le *Grand Frédéric*, a telle-  
» ment accoutumé l'élite de sa nation

» à vivre pour mourir, et à mourir  
» pour vivre, qu'il en résulte qu'on ne  
» voit presque point de gens qui ambi-  
» tionnent d'autre gloire que celle des  
» armes. Lorsque la puissance est  
» toute militaire, il faut naturellement  
» que l'esprit belliqueux devienne  
» l'esprit national. La même impul-  
» sion a gagné votre France ; si vous  
» ne devenez pas le peuple le plus heu-  
» reux du monde, vous occuperez au  
» moins de longues et belles pages  
» dans les fastes de l'histoire, etc. »

La nature a fait présent à l'homme de deux puissans organes, de la *digestion* et de la *génération*. Par l'un elle a assuré la vie à l'individu, par l'autre l'immortalité à l'espèce. Et tel est en nous le rôle de l'estomac, que les pieds

et les mains ne sont pour lui que d'industriels esclaves, et que cette tête elle-même dont nous sommes si fiers, n'est qu'un satellite plus éclairé : c'est le fanal de l'édifice.

Les bienfaits de la princesse d'Olgourouski suivirent Rivarol au tombeau. Cette noble bienfaitrice, lorsque le poète philosophe eût cessé d'être, fit insérer dans tous les journaux allemands que les créanciers de Rivarol, porteurs ou non de titres, n'avaient qu'à se présenter chez elle, qu'elle était dépositaire de sommes appartenantes à M. de Rivarol, qu'elle croyait devoir destiner à ses créanciers.

Spectateur et scrutateur de la nature, l'homme, dit Rivarol, sonde les mers, gravit les monts; classe non-seulement toutes les familles, mais les métaux et les pierres; interroge les volcans; se passionne pour une suite de minéraux comme pour une collection d'insectes; s'enfonce dans la nuit de l'antiquité comme dans les entrailles du globe; met à contribution la terre, l'air et l'eau, non-seulement pour y trouver sa nourriture et ses vêtemens, mais pour ennoblir ces deux nécessités par les élégances du goût et les pompes de la parure. Car, dans l'homme, tout besoin devient art, toute sensation se prolonge et s'agrandit, toute fonction naturelle a ses règles, ses méthodes et ses perfections; tout sens

à ses recherches, ses délicatesses, ses lois. Les couleurs, les parfums, les sons, les saveurs, tant de jouissances périodiques, si passagères pour les animaux, l'homme les fixe et les enchaîne à sa destinée, dont il égale, diversifie et trompe artistement les longs détails et la courte durée; et pendant que les animaux peuplent et décorent la terre, l'air et l'onde dans les riantes décorations de sa demeure, c'est-là qu'il brave en paix les ardues fureurs de l'été et la sombre rigueur des hivers. Quelle prodigieuse existence! quel excédent de vie! quel immense cortège pour un si frêle et si éphémère possesseur! Parlerai-je ici des passions; de cet appétit de gloire et d'empire qui nous a soumis la terre, et de ces monumens dont le désir de la renommée a couvert sa surface! L'a-

mour, lui-même, si impétueux dans les animaux, mais s'allumant et s'éteignant tour-à-tour avec les saisons, ou brûlant sans choix pour l'objet qui l'excite, peut-il entrer en comparaison avec ce sentiment tendre et fidèle qui ne voit qu'un homme entre tous les hommes, qu'une femme entre toutes les femmes ! C'est cette préférence, ce côté moral et profond qui épure, consacre et divinise l'amour.

Dans une société de Berlin, où Rival avait parlé toute la soirée avec une dame à voix basse, elle lui reprochait l'inconvenance de ce procédé. *Voulez-vous*, répondit-il, *que je m'extravase pour ces gens-là !*



Voltaire disait de Rivarol : *C'est le Français par excellence.*

La même erreur qui plaça jadis la terre au centre du monde a fait attribuer la souveraineté au peuple ; mais quand la boussole eut ouvert l'Océan et le télescope les Cieux, la Terre fut reléguée dans son orbite, et l'homme déchu, mais instruit, plaça mieux son orgueil.

On a dit de l'esprit de Rivarol, quoique sans fondement : *C'est un feu d'artifice tiré sur l'eau.*

Rivarol disait d'un article de l'En-

cyclopédie sur l'évidence , par Turgot,  
article fort obscur : *C'est un nuage  
chargé d'écrire sur le soleil.*

Les hommes naissent nus et vivent  
habillés, comme ils naissent indépen-  
dants et vivent sous des lois. Les ha-  
bits gênent un peu les mouvemens du  
corps, mais ils le protègent contre les  
accidens du dehors : les lois gênent  
les passions, mais elles défendent l'hon-  
neur, la vie et les fortunes.

Rivarol disait de Champcenez, le  
courtier de ses pensées : *Il se bat pour  
les chansons qu'il n'a pas faites, et  
même pour celles que ses ennemis lui  
accordent.*

Les satires violentes et les tableaux enflammés de cet orateur ambitieux (1) ne pouvaient manquer de réussir chez un peuple dégoûté de sa gloire, et qui ne demandait qu'à changer d'attitude.

Rivarol disait de Monvel : Son *Amant Bourru* est un des joyaux du théâtre Français ; ses *Amours de Bayard* se sont emparés d'un public encore tout chaud du *Mariage de Figaro*, et en ont obtenu les mêmes transports. C'est le théâtre des Variétés qui a donné l'idée de ces énormes succès. MM. Monvel et Beaumarchais doivent bien entre eux se moquer de Molière,

---

(1) Jean-Jacques Rousseau.

qui, avec tous ses efforts, n'a jamais  
passé quinze représentations. Se mo-  
quer de Molière est bon, mais en  
avoir pitié serait meilleur.

~~~~~  
Quand un écrivain se couronne de  
pavots, c'est en vain que les lycées  
lui jettent des lauriers.

~~~~~  
La littérature a ses Ménéchmes,  
surtout quand il y a identité de genre.

~~~~~  
Un livre qu'on soutient est un livre  
qui tombe.

~~~~~  
A prince dévôt, confesseur d'homme  
d'état.

~~~~~  
La noblesse est, aux yeux du peu-

ple, une espèce de religion dont les gentilhommes sont les prêtres ; et, parmi les bourgeois, il y a bien plus d'impies que d'incrédules.

Rivarol disait du duc d'Orléans : *Ce prince que tous ses vices n'ont pu conduire à son crime. Il disait encore de ce prince, dont le visage était très-bourgeois, que la débauche l'avait dispensé de rougir. Il ajoutait, en parlant de tous ses amis qui l'avaient abandonné successivement : Sa trahison n'a trouvé que des traitres.*

Sur M. de Champ... l'ainé, homme très-mystérieux : « Il n'entre point dans un appartement, il s'y glisse ; il longe le dos des fauteuils, et va

» s'établir dans l'angle d'un apparte-  
 » ment ; et quand on lui demande  
 » comment il se porte ; — Taisez-  
 » vous donc , est - ce qu'on dit ces  
 » choses-là tout haut ! »

Madame de Coigny écrivait à Riva-  
 rol au sujet de son *Dialogue entre*  
*M. de Limon et un homme de goût. De*  
*mémoire d'émigrés* ; je ne me rappelle  
 pas d'avoir ri de si bon goût ; c'est  
 plus fin que comique , plus gai que  
 bouffon , et plus drôle que le bur-  
 lesque.

C'est un terrible avantage que de  
 n'avoir rien fait , mais il ne faut pas  
 en abuser.

Il disait de Dumourier qui, après sa défection, se mit à rédiger des journaux et à faire des livres : *Il défait à coups de plume le peu qu'il a fait à coups d'épée.*

Du chevalier de P\*\*\*, d'une malpropreté remarquable : *Il fait tache dans la boîte.*

M. de L\*\*\* avait dit dans une société à l'abbé de Balivière : « Mettez-vous là à côté de moi, l'abbé ; vous direz force bêtises, et cela réveillera mes idées. » Rivarol retournait plaisamment ce mot de M. de L\*\*\*, en disant à son secrétaire : « M. de B\*\*\*,

» mettez-vous-là; je dirai force bêtises  
» et cela réveillera vos idées. »

On sait que Mirabeau, à la tribune, affectait le geste de la statue de lord Chatam. Il profita un jour d'une plaisanterie faite par un enfant, et dont il tira parti dans une de ses harangues; sur quoi Rivarol dit: « Que penser de l'éloquence d'un homme qui vole ses gestes à un mort, et ses bons mots à un enfant ? »

Il disait de M. de Créqui: « Il ne croit pas en Dieu, mais il craint en Dieu. »

C'est à Paris que la providence est plus grande qu'ailleurs.



Telle est l'étroite dépendance où la parole met la pensée, qu'il n'est pas de courtisan un peu habile qui n'ait éprouvé qu'à force de dire du bien d'un sot ou d'un fripon en place, on finit par en penser.

Il faut qu'une langue s'agite jusqu'à ce qu'elle se repose dans son propre génie, et ce principe explique un fait assez extraordinaire; c'est qu'aux 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> siècles la langue française était plus près d'une certaine perfection qu'elle ne le fut au 16<sup>e</sup>. A l'appui de son raisonnement, Rivarol cite les exemples suivans :

**VERS DE THIBAULT,  
COMTE DE CHAMPAGNE.**

Ni empereur, ni roi n'ont nul pouvoir  
Au prix d'amour; de ce m'ose vanter:  
Ils peuvent bien donner de leur avoir,  
Terres et fiefs, et fourbes pardonner;  
Mais amour peut homme de mort garder,  
Et donner joie qui dure, etc.

Et ceux-ci, qui sont de l'an 1226.

Chacun pleure sa terre et son pays,  
Quand il se part de ses joyeux amis;  
Mais il n'est nul congé, quoiqu'on en die;  
Si douloureux que d'ami et d'amie.

On croit entendre *Voiture* et *Chapelle*.  
Comparez maintenant ces vers  
de *Ronsard*, qui peint la fabrique d'un  
vaisseau.

Fait d'un art maistrier,  
Au ventre creux et d'artifice prompt;

D'un bec de fer leur aiguise le front, etc.

Où ceux-ci, dans lesquels le grec  
lui échappe tout pur.

Ah! que je suis mérité que la muse française  
Ne peut dire ces mots ainsi que la grécoise ;  
Ozymote, Diapome, Olygchronien :  
Certes je le dirais du sang Valésien.

Et ceux d'un de ses contemporains  
sur l'alouette.

Guidée par Zéphire,  
Sublime en l'air vire et revire,  
Et y décline un joli cri,  
Qui rit, guérit et tire l'ivresse  
Des esprits, mieux que je n'écris.

Les éléments de la langue française  
aux 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> siècles ; ajoute Rivarol,  
s'étaient déjà incorporés ; ses mots  
étaient assez fixes, et la construction  
de ses phrases, directe et régulière. Il  
ne manquait donc à cette langue que

d'être parlée dans un siècle plus heureux, et ce temps approchait; mais, contre tout espoir, la renaissance des lettres la fit tout-à-coup rebrousser vers la barbarie. Une foule de poètes s'élevèrent dans son sein, tels que les *Jodelle*, les *Baif* et les *Ronsard*. Epris d'Homère et de Pindare, et n'ayant pas digéré les beautés de ces grands modèles, ils s'imaginèrent que la nation s'était trompée jusques-là, et que la langue française aurait bientôt le charme du grec, si on y transportait les mots composés, les diminutifs, les péjoratifs, et surtout la hardiesse des inversions, choses précisément opposées à son génie. Le ciel fut *porphyre flambeaux*, Jupiter *lance-tonnerre*; on eut des *agnelets doucelets*; on fit des vers sans rimes, des hexamètres, des pentamètres; les métaphores basses

ou gigantesques se cachèrent sous un style entortillé ; enfin ces poètes parlèrent grec en français, et de tout un siècle on ne s'entendit point dans notre poésie. C'est sur leurs sublimes échasses que le burlesque se trouva naturellement monté, quand le bon goût vint à paraître, etc.

M. Guallieri, major au service de Prusse, était l'ami de Rivarol. La mort de ce littérateur lui causa la plus vive douleur, qu'il a exprimée dans la lettre suivante, dans laquelle il a saisi les diverses nuances du caractère et de l'esprit du traducteur du Dante.

« Rivarol, mon cher Rivarol n'est  
 » plus ! La mort vient d'enlever à la  
 » fleur de son âge, cet homme dont le  
 » monde a connu l'esprit, mais dont  
 » peu d'hommes ont connu le cœur,

» Que n'ai-je été du nombre de ceux  
» qui n'ont à regretter que ses lumières,  
» et n'ont point à pleurer un ami !  
» Y aurait-il de l'amour propre à  
» dire que je n'ai jamais trouvé un  
» homme avec lequel je me sois plus  
» parfaitement rencontré dans mes plus  
» chères opinions ? toujours prêt à l'écouter,  
» je ne le perdais point de vue  
» dans le bruyant cahos du monde.  
» Son aimable caractère ne le quittait  
» jamais : partout le premier, toujours  
» obligé de descendre pour se mettre  
» au niveau des autres. Cet homme  
» était comme un bon fruit, qui peut  
» n'être pas du goût de tout le  
» monde, mais à qui personne ne  
» pouvait disputer la saveur.  
» Il dominait partout, et sa domination  
» dans la société ressemblait à  
» celle de bonnes lois dans une répu-

» blique bien organisée ; quoique  
» maître du gouvernement, il avait  
» l'indulgence de la supériorité et  
» la modestie du mérite. S'il était  
» peu fier de ses avantages, c'était  
» par système ; ne se considérant que  
» comme une combinaison heureuse  
» de la nature ; convaincu qu'il devait  
» plus à son organisation, qu'à l'é-  
» tude, il ne s'estimait que comme un  
» métal plus rare et plus fin. Aussi,  
» quoiqu'il jugeât sévèrement les  
» autres, il ne méprisait personne.  
» Prodigue de son esprit, il le ré-  
» pandait à pleines mains ; tout le  
» monde pouvait en prendre sa part ;  
» et si quelque fois il le revendiquait,  
» c'était moins par avarice que par  
» esprit de justice. Paresseux comme  
» un homme riche, il ne craignait ni  
» l'avenir ni le besoin. Sûr du trésor

» qu'il portait, il risquait de mourir  
» de faim au milieu de son or, parce  
» qu'il dédaignait de le porter à la  
» monnaie et de convertir ses lingots  
» en espèces.

» Artiste de la parole, il ne s'amu-  
» sait pourtant point à créer des mots ;  
» mais mettant, pour ainsi dire, toute  
» la nature à contribution dans ses  
» écrits et sa conversation, il formait  
» une langue nouvelle avec des mots  
» convenus, son génie les broyait  
» à son gré, et savait s'arrêter là  
» où le bon goût avait mis une  
» borne.

» Comme celle d'un chimiste ha-  
» bile, son amalgame avait toujours  
» un but, et n'alliait que les maté-  
» riaux qui pouvaient produire un  
» résultat utile ou agréable.

» Caustique sans être méchant, il



» n'attaquait que les ridicules ; et  
» cette disposition à la causticité était  
» une habitude de l'esprit, plutôt  
» qu'un défaut. L'objet de ses satires  
» n'était pas celui de son animosité  
» personnelle.

» Comme il s'était beaucoup occupé  
» de la langue, les jeux de mots et les  
» calembourgs mêmes, avaient quel-  
» que chose de piquant pour lui,  
» et se présentaient à son esprit sans  
» qu'il les cherchât. Il avait un luxe  
» d'esprit, une exubérance d'idées, qui  
» le faisaient jouer avec les pensées,  
» comme un musicien habile sur  
» les cordes ou sur les touches de son  
» instrument.

» Quoiqu'il fut bien facile avec ces  
» qualités de s'adonner au dangereux  
» amusement du sarcasme, il savait  
» être dans l'occasion l'ami de ses

» amis, le défenseur de ses absens, et  
» si j'osé m'exprimer ainsi, le *grand*  
» *justicier* du vrai mérite. »

Le portrait de Rivarol est ici un peu flatté ; mais l'auteur doit trouver son excuse dans le sentiment qui a dirigé sa plume.

Rivarol partageait en grande partie l'opinion de Voltaire sur *Shakespeare*, et voici comme il s'exprime au sujet du dramaturge anglais :

« On convient que les tragédies de  
» *Shakespeare* ne sont que des romans  
» dialogués, écrits d'un style obscur  
» et mêlé de tous les temps ; qu'elles  
» ne seront jamais des monumens de la  
» langue anglaise, que pour les anglais  
» même ; car les étrangers voudront  
» toujours que les monumens d'une

» langue en soient aussi les modèles ,  
» et ils les choisirent dans les meil-  
» leurs siècles. Les poèmes de *Plaute*  
» et d'*Ennius* étaient des monumens  
» pour les Romains et pour *Virgile*  
» lui-même ; aujourd'hui nous ne re-  
» connaissons que l'*Enéide*. *Shakes-*  
» *peare* , pouvant à peine se soutenir  
» à la lecture , n'a pu soutenir la tra-  
» duction , et l'Europe n'en a jamais  
» joui ; c'est un fruit qu'il faut goûter  
» sur le sol où il croît. Un étranger  
» qui n'apprend l'anglais que dans  
» *Pope* et *Adisson* n'entend pas *Shakes-*  
» *peare* , à l'exception de quelques  
» scènes admirables que tout le monde  
» sait par cœur. Il ne faut pas plus  
» imiter *Shakespeare* que le traduire :  
» celui qui aurait son génie demande-  
» rait aujourd'hui le style et le grand  
» sens d'*Adisson* ; car si le langage de

» *Shakespeare* est presque toujours  
» vicieux, le fond de ses pièces l'est  
» bien davantage : c'est un délire per-  
» pétuel ; mais c'est quelquefois le  
» délire du génie. Veut-on avoir une  
» idée juste de *Shakespeare* ? qu'on  
» prenne le *Cinna* de Corneille,  
» qu'on mêle parmi les grands person-  
» nages de cette tragédie quelques  
» cordonniers disant des quolibets,  
» quelques poissardes chantant des  
» couplets, quelques paysans parlant  
» le patois de leur province, et faisant  
» des contes de sorciers ; qu'on ôte  
» l'unité de lieu, de temps et d'ac-  
» tion ; mais qu'on laisse subsister les  
» scènes sublimes, et on aura la plus  
» belle tragédie de *Shakespeare*. Il est  
» grand comme la nature et inégal  
» comme elle, disent ses enthousiastes.

» Ce vieux sophisme mérite à peine  
» une réponse.

» L'art n'est jamais grand comme la  
» nature, et puisqu'il ne peut tout  
» embrasser comme elle, il est con-  
» traint de faire un choix. Tous les  
» hommes aussi sont dans la na-  
» ture, et pourtant on choisit parmi  
» eux, et dans leur vie on fait encore  
» choix des actions. Quoi ! parce que  
» Caton, prêt à se donner la mort,  
» châtie l'esclave qui lui refuse un  
» poignard, vous me représentez ce  
» grand personnage donnant des coups  
» de poings ! Vous me montrerez Marc-  
» Antoine ivre et goguenardant avec  
» des gens de la lie du peuple ! Est-ce  
» par là qu'ils ont mérité les regards  
» de la postérité ! Vous voulez donc  
» que l'action théâtrale ne soit qu'une

» double insipide de la vie ! Ne sait-  
» on pas que les hommes, en s'enfon-  
» çant dans l'obscurité des temps,  
» perdent une foule de détails qui les  
» déparent, et qu'ils acquièrent par  
» les lois de la perspective une gran-  
» deur et une beauté d'illusion qu'ils  
» n'auraient pas s'ils étaient trop près  
» de nous ! La vérité est que *Shakes-*  
» *peare* s'étant quelquefois transporté  
» dans cette région du beau idéal, n'a  
» jamais pu s'y maintenir. Mais, dira-  
» t-on, d'où vient l'enthousiasme de  
» l'Angleterre pour lui ! de ses beautés  
» et de ses défauts ; ses beautés désor-  
» données causent des émotions plus  
» vives, et le peuple s'intéresse à une  
» tragédie de *Shakespeare*, comme à  
» un événement qui se passerait dans  
» les rues. Les plaisirs purs que don-  
» nent la décence, la raison, l'ordre

» et la perfection, ne sont faits que  
» pour les ames délicates et exercées.  
» On peut dire que *Shakespeare*,  
» s'il était moins monstrueux, ne  
» charmerait pas tout le peuple; et  
» qu'il n'étonnerait pas tant les con-  
» naisseurs, s'il n'était pas quelque  
» fois si grand. Cet homme extraordi-  
» naire a deux sortes d'ennemis, ses  
» détracteurs et ses enthousiastes; les  
» uns ont la vue trop courte pour  
» le reconnaître quand il est sublime;  
» les autres l'ont trop fascinée pour le  
» voir jamais autre.

*Nec rube quid prosit video ingenium.*

F I N.

